

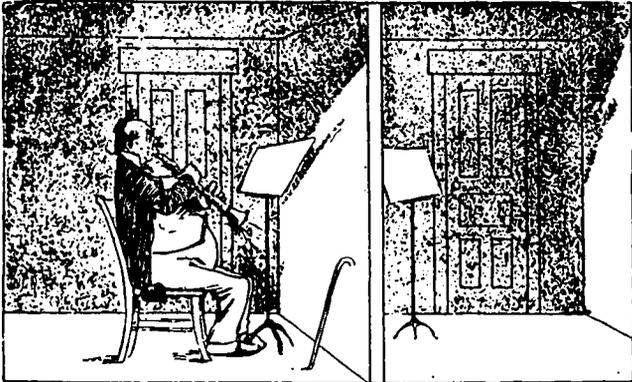
Le Samedi

VOL. I.—NO. 24.

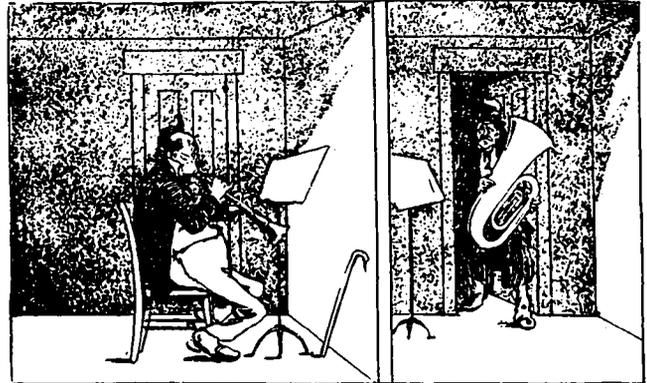
MONTREAL, 23 NOVEMBRE 1889.

LE NUMERO, 5 CTS
PAR ANNEE \$2.50.

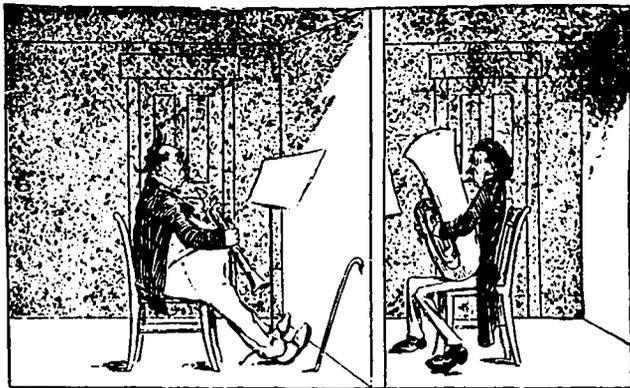
EPOPEE



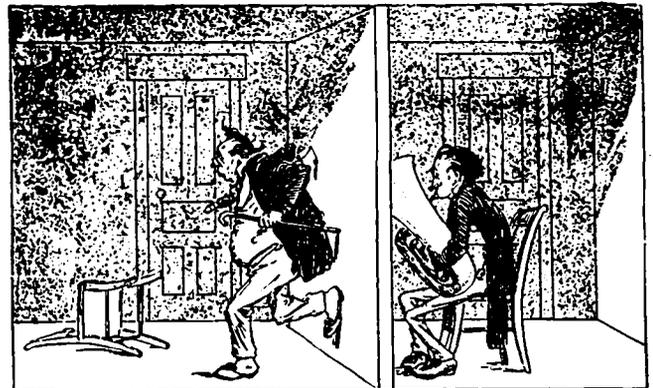
I
La clarinette est sa passion.



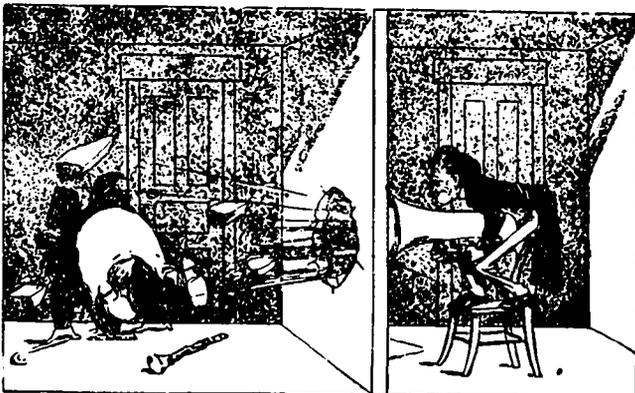
II
La passion du voisin, c'est l'ophicléide.



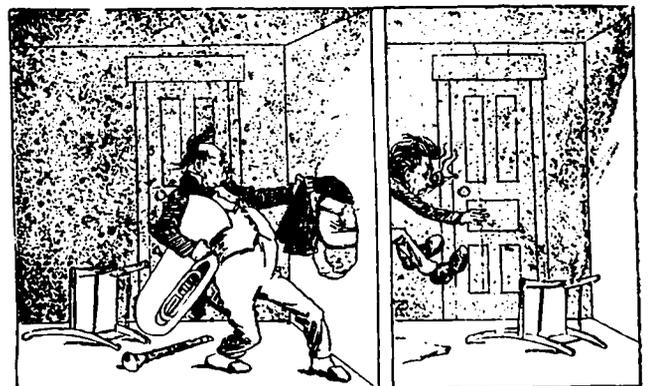
III
Le clarinetiste (entendant le monsieur de l'autre chambre).—
Ah ! Ça ! Des Buffalos ici !



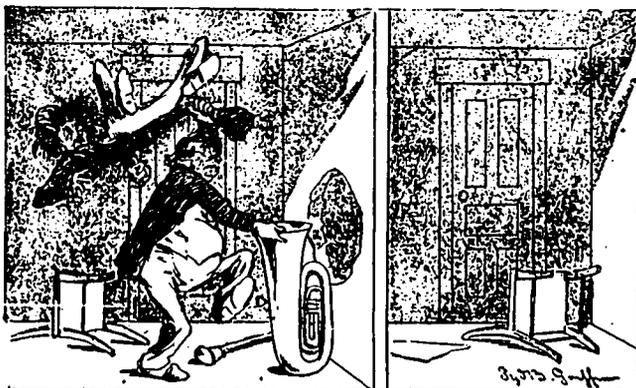
IV
—Tu veux geindre, hein ! Je vais te l'enfoncer propre, ta cloison.



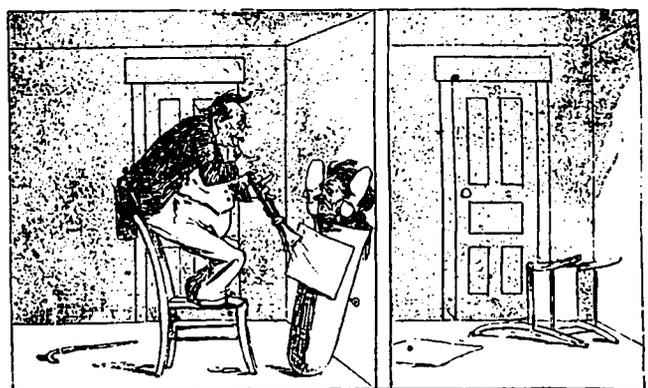
V
—Le trou est fait... Fichtre ! Quel courant d'air !



VI
Le joueur d'ophicléide.—Le voisin se présente mal. N'importe !



VII
—Tout le monde aime cela, un petit voyage de santé. Il va se croire sur la tour Eiffel.



VIII
Le joueur de clarinette (qui a repris le dessus).—Mon bon, tu me rappelles la triste fin de ma chatte : dans le son. Restes-y. Tiens ! tiens, attrape.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à
LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 23 NOVEMBRE 1889.

CHASSE-SPLEEN

Le parapluie est le seul être qu'on n'élève qu'à la pluie.

Une femme qui *écoute* en sanglots se répare facilement.

La volée peut enseigner la danse, mais non le calcul à un enfant.

Il n'y a rien qui fait mal aux dents comme de mordre la poussière.

La réserve est un bon gouvernail, mais un mauvais pouvoir moteur.

Les mouches sont devenues si rares que le beurre à l'air tout dépaycé.

On nous fait un *devoir* de payer la douane et on appelle cela nos *droits*.

L'épée et le bon vin s'emploient exactement de la même manière : il faut les tirer.

Il est difficile de satisfaire la soif de Champagne avec un revenu de petite bière.

Si un homme veut savoir comme il est peu de chose, qu'il accompagne sa femme chez sa modiste.

Adam et Eve n'ont jamais pu se procurer le luxe d'avoir dans leur maison une chambre des étrangers.

Quel est le plus écrasé ? Du chapeau neuf de votre femme sur lequel vous vous êtes assis ou de vous-même ?

Faites pénétrer seulement deux petites querelles dans la famille et elles vont peupler comme des coquerelles.

Les coutumes ne sont pas toujours les mêmes. Les uns ont après leur diner un dessert et les autres la dyspepsie.

Ne jugez pas un homme par le sang qu'il porte dans les veines. Le pain et le whiskey viennent de la même famille.

Les philosophes sont actuellement à étudier les causes du divorce. Ils est probable que la cause première est le mariage.

On a dit bien des choses désagréables du général Boulanger, mais il faut lui rendre cette justice que c'est un politicien fini.

Nous avons perdu toute confiance dans le boucher qui voulait ajouter à notre provision de *beefsteak* deux rondes de policeman.

Il n'est pas exact de dire que la goutte court dans une famille ; une fois qu'elle est quelque part, elle ne veut plus bouger.

Nous lisons sur une affiche : " Ici on recouvre les parapluies." Nous ne voyons pas pourquoi cet homme ne serait pas millionnaire.

Quoique Montréal soit une ville morale, il y a une foule de places où un frère ne pourrait pas conduire sa sœur : chez le barbier, par exemple.

" Maintenant, s'écria le prédicant, prions pour la conversion des infidèles vivant dans les parties de la terre qui ne sont pas encore habitées."

Il y a eu un temps où les préjugés contre les cheveux rouges étaient universels. Maintenant, il n'y a vraiment plus que dans le beurre qu'on n'aime pas à les voir.

Il faut qu'un renard ou un chat ait une grande réputation d'honnêteté pour qu'on se décide à faire garder les poules par le premier et à faire écramer le lait par l'autre.

Quand l'*Oregon* a coulé l'an dernier, il y avait cinq millions d'aiguilles à bord. Les sirènes pourrout maintenant se faire un petit bout de toilette, et ça ne sera pas de trop.

" Ma fille a fait un bon mariage, allez, disait un habitant du 3^{me} rang ; elle nage dans l'argent, car son mari est un des avocats les plus capables et les moins scrupuleux."

Qui pourra jamais expliquer cette mystérieuse différence ? Quand une femme attend un char urbain, elle va au devant. Si c'est un homme, il marche en avant dans le même sens que le char attendu.

Conversation entre deux amies dans les petits chars : " J'ai été obligé de remettre notre banc à la Paroisse cette année. Vois-tu, nous avons tant de dépenses : il faut faire donner des leçons de danse à Anna !"

Si vous voulez vous amuser, creusez une pomme, remplissez-la de moutarde et déposez-la sur le Perron. Vous verrez infailliblement arriver un gamin qui lui donnera un coup de dent ; mais il ne lui en donnera qu'un.

Les journaux annoncent qu'une femme vient d'être tuée instantanément par l'explosion d'une lampe pendant qu'elle posait des boutons à l'habillement de son mari. Nous croyons hasarder l'opinion que les femmes doivent, malgré cette catastrophe, continuer à remplacer les boutons perdus.

LA MOINDRE CHOSE FAIT UNE DIFFÉRENCE

Elle.—Quoi, Henri, te voilà avec un œil poché !

Henri.—Oui, je me suis battu avec Bill Cavreau.

Elle.—Quelle honte ! Te mettre au rang d'un fier à bras !

Henri.—Ça été plus fort que moi quand je l'ai entendu dire que tu portais des fausses dents et...

Elle.—Le misérable ! L'as-tu bien tapé, là !

SIFFLEZ-LA

Veillez prononcer tout d'une haleine la phrase que voici :

Si six scies scient six cigares, six cent six scies scient six cent six cigares.

UN HOMME DE PRECAUTION

Commis d'hôtel (à l'un des garçons).—Quel est ce tumulte dans le numéro 43.

Le garçon.—C'est un homme qui vient de je ne sais pas quelle campagne et qui fait le sorcier parce que je lui ai porté un pot d'eau.

Le commis.—Fais lui comprendre que ce n'est pas parce qu'on suppose qu'il va en boire ; mais c'est pour se laver.

Le garçon.—C'est justement ce que je lui ai dit ; mais il m'a répondu que nous nous trompons si nous le prenions pour un cochon ; qu'il s'était lavé avant de partir.

UN PETIT INCONVÉNIENT

Edouard (arrivant d'un long voyage).—Oh ! je vous aime, Hélène !

Hélène.—Notre ami commun Charlie va en être enchanté ; je l'ai épousé ce matin.

UNE BONNE TRANSACTION

Baptiste (vient de bâtir une maison qui lui coûte \$2,000).—Je veux une assurance de \$2,500, dit-il au gérant d'une assurance.

Le gérant, (après examen).—Mais votre maison ne coûte que \$2,000 ; nous ne pouvons pas aller au delà.

Baptiste.—J'ai une idée que ma propriété peut se vendre aujourd'hui \$2,500. Il me faut ce montant là.

Le gérant.—Voici ce que nous allons faire. Je vais placer \$2,000 d'assurance sur votre maison et \$500 sur le terrain.

Baptiste.—C'est correct. Vous êtes un monsieur.

L'ART DE FINIR PAR S'ENTENDRE

Le vieux monsieur Veuvarde cause tranquillement avec mademoiselle Cinquantaine ; mais la conversation languit. Au bout d'un quart d'heure silencieux, il hasarde une petite réflexion :

—Mademoiselle Cinquantaine, vous êtes jolie...

Mlle Cinquantaine (l'interrompant précipitamment en faisant la moue).—Oh ! M. Veuvarde !

M. Veuvarde.—Vous êtes jolie...

Mlle Cinquantaine.—Comment pouvez-vous...

M. Veuvarde (lui coupant la parole).—J'allais vous dire que vous êtes jolie...

Mlle Cinquantaine.—De grâce arrêtez-vous ! Si ça n'est pas une infamie de...

M. Veuvarde (éclatant en jurons et en passant la porte).—Tonnerre, j'allais vous dire que vous êtes joliment ridée aux tempes depuis quatre ou cinq ans.

LEGS PRIVILÉGIÉ

La tante (à son neveu).—Je t'ai légué dans mon testament ce que j'ai de plus précieux.

Le neveu, (faisant le désintéressé).—Oh ! ma chère tante, si vous saviez comme je ne tiens pas à la fortune.

La tante.—Je le savais ; aussi pour être conforme à tes goûts, je t'ai donné mon cher petit chien de laine.

LE POIDS QU'UNE FEMME DEVRAIT AVOIR

Si elle a cinq pieds de haut, 100 livres.

Si elle a cinq pieds un pouce, 106 livres.

Si elle a cinq pieds deux pouces, 113 livres.

Si elle a cinq pieds trois pouces, 119 livres.

Si elle a cinq pieds quatre pouces, 130 livres.

Si elle a cinq pieds cinq pouces, 138 livres.

Si elle a cinq pieds six pouces, 144 livres.

Si elle a cinq pieds sept pouces, 150 livres.

Si elle a cinq pieds huit pouces, 155 livres.

Si elle a cinq pieds neuf pouces, 163 livres.

Si elle a cinq pieds dix pouces, 169 livres.

Si elle a cinq pieds onze pouces, 176 livres.

Si elle a six pieds, 180 livres.

LE COIN DE JOE

EXTRAITS DE SON ALBUM

On demandait à un docteur Irlandais ce qu'il entendait par la métaphysique. "La métaphysique, répondit-il, c'est quand celui qui écoute ne sait pas ce que dit celui qui parle, et que celui qui parle ne sait pas lui-même ce qu'il dit."

* *

Un Irlandais regarde la cathédrale de New-York, remarquable par ses dentelures :

—On m'avait bien dit qu'elle n'était pas achevée, s'écria-t-il ; il y a, en effet, encore bien des trous à boucher.

* *

Monologue irlandais : "Quel dommage de dépenser son pauvre argent pour acheter de la viande, qui est moitié os, tandis qu'on pourrait si bien l'employer à acheter du rye, où il n'y en a pas."

* *

Ivrognes.

L'ivresse est une médaille dont le revers est le déshonneur.

Quand on abuse du liquide, on ne reste pas longtemps solide.

Un ivrogne préférera toujours le spiritueux au spirituel.

* *

Où l'on me verse du bon vin,
Volontiers je fais longue pose ;
Comme les fleurs de mon jardin,
Je prends racine où l'on m'arrose.

* *

Je suis un Narcisse nouveau
Qui s'aime et qui s'admire :
Mais dans le vin et non dans l'eau,
Sans cesse je me mire ;
En voyant le coloris
Qu'il donne à mon visage,
De l'amour de moi-même épris,
J'avale mon visage.

* *

Un homme plein de vin s'arrêtait à toutes les bornes pour donner un libre cours à la liqueur : "Ferme ! Champagne, disait-il, hardis mets ! Bourgogne à la porte !"

Un autre, dans la même situation, disait : "Ah traître ! tu changes de couleur !"

* *

Contre un homme riche qui s'était ruiné en festins :

Il mange tout, le gros glouton ;
Il boit tout ce qu'il a de rente ;
Son pourpoint n'a plus qu'un bouton,
Et son nez en a plus de trente.

* *

De rouge et de blanc j'ai pris
Une large dose ;
Je ne puis donc être gris,
Je dois être rose !

* *

Un ivrogne regardant Galilée, occupé à faire des calculs et à tracer des figures géométriques sur un tableau noir :

—Est-il bête, ce Galilée ! Tous ces calculs pour voir que la terre tourne... ! Trois bouteilles de vin m'ont suffi à moi !

* *

Un ami de Bacchus atteint d'hydropésie, s'écrie sur le point de descendre au tombeau :

—O ciel ! comment mon corps peut-il être plein d'eau, puisque je n'en bus jamais de ma vie ?

* *

Un soir, par un temps d'orage, trottait, ou plutôt chancelait un ouvrier qui venait de faire sa dévotion à Notre-Dame de la Treille :

—Tiens, c'est de l'eau qui tombe ! dit-il. Fais pas attention, mon vieux, marche toujours ! Faut jamais reculer devant l'ennemi !...

La pluie se changeant en une véritable averse :
—Continue ! fit le poehard, c'est seulement des troupes fraîches qui surviennent !

* *

Bonnes leçons.

Un gentilhomme jouant au piquet avec une demoiselle, était fort ennuyé de l'insistance que mettait à se tenir auprès de lui et à regarder son jeu, un homme fort curieux, qui lui était à charge. Il ne savait trop comment s'en débarrasser... Enfin, il tire son mouchoir et en mouche son voisin, mais se ravisant tout-à-toup :

—Pardon, mon cher, lui dit-il ; mais vous étiez si près de moi, que j'ai pris votre nez pour le mien.

* *

Par hasard, Mgr. Affre, archevêque de Paris, se rencontre avec un certain libre-penseur, qui forma le projet d'amuser la compagnie à ses dépens. Pour commencer il lui adresse la question suivante :

—Quelle différence y a-t-il entre un âne et un évêque ?

Monseigneur, surpris, regarde l'impertinent et lui répond, après quelques moments de silence, qu'il n'en sait rien.

—C'est, répond le spirituel questionneur, qu'un âne porte sa croix sur le dos, et que l'évêque la porte sur la poitrine !

Cette plaisanterie de bon goût ne trouva que peu d'écho. A son tour l'archevêque lui dit :

—Et vous, monsieur, savez-vous la différence entre un âne et un libre-penseur ?

—Non.

—Ni moi non plus, répond Mgr. Affre.

* *

Une dame quêçait. Elle présente la bourse à un avard qui lui dit rudement :

—Je n'ai rien.

—Prenez, monsieur, dit la dame ; je quête pour les indigents.

* *

Ne pas confondre la théorie avec la pratique.

Un savant, un pédant professeur traverse une rivière dans un bateau. Il dit au passeur :

—Comprenez-vous la philosophie, mon ami ?

—Non. Je n'en ai jamais entendu parler.

—Alors, les trois quarts de votre existence sont perdus. Avez-vous des connaissances en astronomie ?

—Non.

—Ah ! oui, vraiment, les trois quarts de votre existence sont perdus. Il allait continuer sur ce ton, lorsque la barque chavira. Batelier et professeur furent lancés dans les flots. Le passeur s'écria :

—Savez-vous nager ?

—Non.

—Alors, toute votre existence est perdue.

Joe.

MOTS D'ENFANTS

L'infernal enfant terrible se faufila dans le salon jusqu'auprès de M. Ernest qui fait la cour à sa grande sœur :

—Vous voulait-il me prêter votre sifflet, monsieur ?

Le monsieur.—Je n'en ai pas de sifflet ; je n'en ai jamais eu.

Bébé.—Oui, oui, vous en avait. Papa a dit que vous vous humectait souvent votre sifflet à la barre du St Lawrence Hall.

Charlie, a coutume d'aller acheter à l'épicerie du coin des œufs de poules cochinchinoises à coquille jaune. Un matin le marchand lui en met trois blancs. Charlie arrive à la maison bien scandalisé :

—Maman, ce voleur-là m'a mis trois œufs qui ne sont pas murs.

Le cri d'un criquet a tenu réveillé une partie de la nuit, bébé qui finit par demander à sa mère qu'est-ce que c'est que cela.

La mère.—C'est une petite bête, un criquet, mon chéri.

Bébé.—Maman, faudra le graisser demain matin.

On donne aux enfants comme sujet de composition la définition et la description de l'homme. Voici comment a réussi un des élèves du Plateau : "L'homme est un animal extraordinaire. Il a des yeux, des oreilles et une bouche. Les oreilles sont faites pour attraper du froid et mettre du coton dedans ; le nez est pour renifler. Le corps d'un homme est fendu en deux jusqu'à moitié chemin, et il marche sur la moitié qui est fendue."

Inspecteur (d'écoles voulant surprendre la bonne foi d'un élève).—Si ton père voulait vendre un coupon d'étoffe, et s'il n'avait que les trois quarts d'un coupon, qu'est-ce qu'il devrait faire ?
L'élève.—Il devrait tirer dessus en le mesurant.

Tommy, (7 ans).—Est-ce vrai, maman que nous avons un petit frère ?

La mère.—Oui, mon chéri, es-tu content ?

Tommy.—Un peu ; ça nous met à sept. La prochaine fois voudras-tu en faire venir deux d'un coup ? Tu sais, il faut être neuf pour jouer à la baseball.

On enseigne le bon ton à la petite Annette. "Quand on n'a pas bien entendu une personne, lui fait-on observer, il faut toujours lui dire : Je vous demande pardon."

A table l'autre jour, on lui demande :

—Mademoiselle Annette, prendrez-vous un morceau de perdrix ?

Annette.—Un morceau de quoi ?

Regards menaçants de la mère. Et Annette reprend rouge de honte :

—Je ne voulais pas dire : "un morceau de quoi," je voulais dire : "Un morceau de je vous demande pardon ?"

Jimmy, (raconte à son ami que sa mère vient d'acheter une machine à tordre le linge.

Tommy, (qui est un connaisseur).—Est-elle peinte en bleu ?

Jimmy.—Oui.

Tommy.—Ça de haut ? Sur quatre pieds ? Deux rouleaux ? Une manivelle ?

Jimmy.—Oui, c'est tout à fait cela.

Tommy.—L'homme qui l'a vendue a une grosse verrue sur le nez ?

Jimmy.—Oui.

Tommy.—Bien ; je te plains ? Sais-tu pourquoi je ne suis pas allé patiner lundi dernier ?

C'est parce que j'ai été obligé de tourner la manivelle toute la journée.

Bébé commence à parler. Quand il voit passer un bateau à vapeur c'est un pouf, pouf.

La maman veut attirer l'autre jour son attention sur un yacht à voiles.—Tiens, regarde ; un pouf, pouf.

Bébé.—Non, pas pouf, ça : un cerf volant, ça.

Ce matin, ma jeune sœur me demandait de regarder des images avec elle, je la remerciai en disant que je les avais vues lorsque j'étais petit.

—Est-ce que tu me les prêtait, tes livres, lorsque t'étais petit ?

—Mais non, quand j'étais petit, tu étais loin, va !

—Où c'est, j'étais ?

—Je ne sais pas, moi. Bien loin !

—J'étais pas du même côté que toi ?

—!!!

—Que répondre ?

RÉPONSE AU RÉBUS

Monsieur Xavier Popin est le seul qui nous ait envoyé la réponse exacte :

Seu quo tu ille eris si bella curiosite amenerunt oves tibuli mobiles solido post similitur suis ego ambote.

Solution.—Ceux qu'aux tuileries, si belles, la curiosité amena, verront au vestibule, immobiles, solides au poste, six militaires Suisses égaux en beauté.

LES MOUCHES

CINQ MOIS APRÈS LA FONDATION DU SAMEDI.

Nos ennemis les plus dangereux ne sont pas les plus gros ni les plus féroces, mais bien au contraire les infiniment petits. Nous avons beaucoup plus à craindre de ces derniers, non seulement parce que nous ne possédons pas de moyens efficaces pour nous en débarrasser, mais surtout parce qu'ils pullulent partout autour de nous, sous toutes les formes et souvent invisibles à nos yeux ; supposiez-vous, par exemple, que chacun de nous héberge dans sa bouche plusieurs millions d'individus microscopiques ? Ces êtres impalpables et inoffensifs pour nous lorsque nous sommes en bonne santé, se nomment scientifiquement, des micrococci, et font partie d'une nombreuse espèce d'animalcules que contiennent l'air et l'eau.

Ces hôtes singuliers qui naviguent dans notre salive ont cependant une influence ; lorsqu'on inocule à un lapin la salive d'une personne bien portante, l'animal meurt au bout de quelques jours et l'autopsie découvre dans son sang une quantité innombrable de micrococci. Ces bactéries sont donc passées de la salive humaine dans le sang du lapin et s'y sont multipliées au point de l'empoisonner.

Mais pour le moment ; laissons de côté les invisibles et mettant à profit l'actualité, occupons nous d'un insecte indiscret, inconfortable dont nous ne nous méfions pas assez ; nous voulons parler de la mouche qui, chaque année, pendant les chaleurs, envahit notre foyer, nous harcèle sans cesse, se joue de nos menaces et de nos coups et pousse l'audace jusqu'à goûter à tous nos mets... Nous le tolérons pourtant, parce que sa présence est devenue une habitude, et aussi parce que nous sommes impuissants à l'exterminer.

En les voyant voler dans nos appartements, les mouches paraissent bien inoffensives ; lorsqu'elles se posent sur le bord de notre assiette et s'acharnent après une miette de sucre ou de fruit, nous prenons plaisir à les observer, nous admirons la finesse et l'agilité de leurs pattes minuscules et la transparence de leurs ailes diaphanes. Leurs familiarités ne devraient pourtant pas nous attendrir, car les mouches sont nos plus intimes ennemis. Leurs œufs engendrent des vers, et leurs trompes qu'ils imprègnent de préférence de matières corrompues et de débris de toutes sortes transportent sur ce que nous mangeons et sur ce que nous respirons le germe de la décomposition, sans compter que par leurs piqûres, elles peuvent introduire dans notre peau un virus mortel, comme le charbon ou la pustule maligne.

LES INCERTITUDES D'UN COUP DE VENT



I

II

III

Monsieur enthousiasmé. — Cristi ! que je voudrais bien voir le vent enlever le chapeau de cette jolie fille !

— Bon, voilà que c'est le mien qui s'en va !

La belle fille. — C'est à vous, monsieur, ce chapeau ?



— C'est que, maintenant, quand on attend au samedi, le Samedi n'y est plus !

La mouche n'est, après tout, que la métamorphose d'un simple asticot. Pour se rendre compte de sa formation, tout le monde est à même de faire l'expérience suivante : laissez corrompre un morceau de viande dans un endroit où il y a des mouches. Lorsque vous verrez apparaître de petits vers, placez cette viande sous une cloche ou à défaut sous un verre et observez ! Au bout de quelques jours tous les petits asticots seront transformés en mouches. Les vers qui grouillaient sur la viande étaient le résultat des œufs déposés par les mouches que vous avez vu voler autour.

Pour se convaincre que ce sont bien les mouches qui provoquent les vers, il est facile de faire simultanément une autre expérience, elle servira de contre-épreuve ; mettez un morceau de viande fraîche et crue dans une soucoupe et recouvrez la d'un verre ou même d'un gaze mais arrangez vous de manière à ce que la viande soit entièrement isolée. Au bout d'un certain temps, vous verrez le morceau de viande se décomposer comme le premier, mais il ne produira pas de vers, parce qu'il aura été mis à l'abri des mouches. On peut juger, d'après cela, combien les mouches sont dangereuses.

Néanmoins, malgré leurs inconvénients, on est

obligé de reconnaître que les mouches ont une utilité, — tant il est vrai que la nature n'a rien créé sans raison.

Tout le monde a observé avec curiosité le manège d'une mouche, lorsqu'elle se pose à un endroit quelconque. Elle frotte l'une contre l'autre ses pattes de devant, puis celles de derrière. Elle les passe également sur sa tête et le long de ses ailes. Pendant longtemps supposon qu'en agissant ainsi, les mouches faisaient leur toilette, il n'en est rien. En volant, les mouches qui sont couvertes d'un duvet excessivement fin, ramassent dans l'air une quantité d'insectes minuscules, auxquels on a donné le nom peu harmonieux de poux. Lorsque l'agglomération de ces parasites gêne la mouche pour voler, celle-ci se pose n'importe où, et avec ses petites pattes se racle toutes les parties du corps, ainsi qu'on peut le voir avec un microscope. Elle réunit ainsi ces parasites à un endroit et les absorbe au moyen de sa trompe.

Les mouches auraient donc l'avantage de purger l'atmosphère de milliards d'animalcules. Quoi qu'il en soit, nous ne saurions trop recommander d'employer tous les moyens possibles pour les expulser de nos cuisines, de nos offices, de nos garde-manger, car, partout où elles se trouvent, elles propagent le poison et la décomposition.

L'habitude de voir les mouches fait qu'on ne paraît nullement étonné de la facilité avec laquelle ces insectes se maintiennent sur les plafonds, les murs ou les objets polis comme les glaces. Si les mouches peuvent ainsi se fixer sur tous les corps, dans n'importe quelle position, c'est grâce à de petites pelotes qui se trouvent sous leurs pattes, lesquelles remplissent les fonctions de ventouses.

La mouche a été du reste privilégiée, elle a tout ce qu'il faut pour satisfaire sa gourmandise. Se trouve-t-elle en présence d'une friandise trop dure ? elle secrète alors un liquide particulier qui a la propriété de la fondre ou de la ramollir. Désire-t-elle goûter à un fruit à l'épiderme tenace ? elle le percera de son aiguillon et pourra ainsi introduire sa trompe pour absorber le suc qu'elle désire.

Ce petit insecte, envers lequel nous avons trop d'indulgence, réunit tous les éléments pour nous être désagréable et pour porter atteinte à notre santé.

LES GOÛTS CHANGENT

ÇA GRANDIT SI VITE, UN ENFANT.



Elle (à minuit)—C'est honteux de me faire veiller jusqu'à cette heure!

Lui.—Peuh! Je ne te faisais (hic) jamais veiller assez tard (hic) quand j'allais te voir!



M. NECKER qui est en Europe depuis quatre mois reçoit une lettre de sa femme lui recommandant d'acheter un habillement pour son petit Harry.



II
LE RÉSULTAT DE L'EMPLETTE.

Deux amis rentrent chez eux par une nuit profonde ; ils sont surpris par une bande de mauvais drôles qui se précipitent sur eux ; la mêlée est générale. Enfin ils parviennent à se dégager et vont se réfugier sous un reverber. L'un d'eux dit alors à l'autre :

—J'ai fini par en saisir un gros court ; je lui ai serré le cou à l'étrangler, si bien que sa cravate m'est restée entre les mains !

—Fais voir, dit l'ami en se rajustant. Tiens ! c'est la mienne !

LES RESPONSABILITÉS DU JOURNALISME.



I
Rédacteur d'un journal de tempérance.—Excusez un instant, monsieur. J'ai à parler au prote.



II
DANS LA CAVE.—*L'embouteilleur.*—Je suis fatigué de pomper de la bière au bureau de rédaction. Il va crever, c'est sûr.

L'ESPRIT D'APROPOS AU THÉÂTRE

Le public sait toujours un gré infini à l'artiste quand il fait sur la scène autre chose que ce qu'on a coutume de lui voir faire, et les petits talents à côté prennent aussitôt une importance énorme, contribuant par là dans une large mesure au succès retentissant de l'acteur doué.

Quels succès ! valurent à Tayau son talent de violoniste qu'il déploya avec tant de charme dans son inoubliable création d'*Orphée* !

Quels triomphes, Mélingue n'obtint-il pas, lorsqu'en jouant *Bevenuto Cellini*, il modelait en scène chaque soir et en quinze minutes, une *Hébé* que les spectateurs enthousiastes s'errachaient à prix d'or !

Aujourd'hui, dans presque tous ses rôles nouveaux, Mademoiselle Reichemberg a du "chant" et s'acquitte à merveille de cette nouvelle corde (vocale) !

La gymnastique a contribué pour beaucoup au succès de certains artistes ! L'une fait admirer sa souplesse en descendant d'une corde à nœuds pour s'échapper d'une tour où elle est captive, l'autre, montre sa dislocation en faisant du trapèze dans le *Tour du cadran* et pour ne citer que le dernier, Dumaine en hercule-artiste ou en artiste-hercule n'enlevait-il pas son camarade Fugère en train de faire le drapeau au bout d'une perche dans *Mathias Sandorf* ?

Et les duels !

La liste en serait longue des petits talents de société dont les artistes ont maintes fois fait preuve.

Mais un don inappréciable, le précieux de tous parce qu'il est plus rare : C'est l'esprit d'a-propos !

La présence d'esprit joue un grand rôle dans la vie et dans les joies des comédiens privilégiés. L'a-propos est leur triomphe. Quelle satisfaction de savoir que, grâce à sa présence d'esprit, on ne restera jamais à court. On sauvera une situation compromise, on bouchera un trou—théâtralement parlant !

Avouons-le aussi, non seulement les saillies nouvelles, les traits nouveaux lancés spontanément par un esprit prime-sautier, mais les réminiscences envoyées à pic sont aussi de l'esprit.

Dans une représentation que donnait Talma à Rouen, il jouait Oreste ; en scène, il s'aperçoit que sa tunique n'est pas fermée par derrière et qu'il pourrait montrer au public des choses qu'il était inutile de lui faire voir, surtout dans une tragédie.

Fort mal à son aise, il dit sa scène, faisant toujours face au public, quand arrive Pylade, qu'il embrasse de biais en s'écriant :

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle.
Ma tunique va prendre une face nouvelle.

Joanny, qui jouait Pylade, ne comprend pas d'abord.

Talma continue :

Et déjà son courroux semble s'être adouci.

(Bas.)—Serre donc ma tunique.

Depuis qu'elle a pris soin de me répondre ici.

(Bas.)—Je suis flambé.

Qui l'eût dit ! qu'un rivage à mes yeux si funeste
Présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste.

(Bas, à bout de patience.)—Tu ne comprends donc pas je vais montrer mon dos... Joanny comprend enfin ; il se jette immédiatement dans les bras de Talma, répétant :

Oui, tu l'as retrouvé cet ami si fidèle !
Tu n'auras plus, ami, d'aventure nouvelle !

et, tournant le dos au public, serre Talma dans ses bras et répare le désordre avec une épingle, prise à son propre costume

Mais pour être historien sincère, il convient d'ajouter que l'épingle, très nécessaire à Joanny, lui-même, tint mal à la tunique de Talma, et que tous deux firent une sortie... rapide.

Dans l'*Artiste* 213, jolie pièce où Numa, paraît-il, était parfait, Gil Pérez jouait un vieux domestique qui consulte souvent son maître.

(Il est à remarquer, en passant, que lorsqu'un acteur entre dans la carrière, il joue tout d'abord les vieux et ce n'est que bien plus tard qu'il se met "aux jeunes." Logique !)

Après un long monologue, Numa dit :

—Allons, appelons mon vieux Gérôme.

Au moment où son maître l'appelait, le vieux Gérôme, le chef couvert d'une perruque grise, jouait avec Bressant dans la coulisse, et après quelques plaisanteries réciproques, Bressant venait de lui enlever sa perruque et l'avait jetée sur un portant.

Numa avait déjà appelé plusieurs fois. Impossible de manquer son entrée ; et Gil Pérez se décida à la fin. Mais en voyant cette figure jeune et les cheveux noirs de Pérez, Numa contint avec peine son envie de rire, et dit :

—Ce n'est pas vous, c'est votre père que je demande.

Pérez rentre dans la coulisse, reprend sa perruque que l'on avait atteinte, et revient en scène en vieux Gérôme, en disant :

—Prévenu par mon fils, j'accours...

Combien de fois les mots d'acteurs ont-ils été cités le lendemain des premières comme étant du crû des auteurs !

Dans le *Tailleur de Jean-Jacques*, pièce rejouée au Palais Royal par Potier, lorsqu'il fit une courte réapparition ; l'artiste eut toute la présence d'esprit nécessaire pour sortir d'une situation inattendue.

Dans la scène où le tailleur du philosophe montre un habit de domestique orné de poches, il avait à dire :

—Voici les poches qu'il faut que je leur fasse à ces gaillards-là !

Un soir, on lui donne par mégarde un habit qui manquait absolument de poches, Potier s'en aperçoit aussitôt et dit, en clignant son œil fin :

—A ces gaillards-là, il ne faut jamais faire de poches !

Cela valait mieux que la phrase primitive. Le trait faisait plus d'effet. Aussi, Merle se rendit à l'évidence sans y mettre d'amour-propre, et en faisant réimprimer sa pièce, il adopta le mot de Potier.

Dans les *Petits moyens*, Numa jouait l'oncle de Dupuis. Il y a une scène assez vive, gaîment menée où le neveu fait danser son oncle. Au moment où la pièce se jouait une troupe de danseurs espagnols donnaient des représentations au théâtre du Gymnase. Aussi, comme plaisanterie, dans les *Petits moyens*, quand arrivait la scène de la danse, Numa avait pris l'habitude de s'écrier dans son ardeur Chorégraphique :

—Oh ! si j'avais des castagnettes !

Un soir, au cri poussé par Numa, Dupuis tire une paire de castagnettes de sa poche, et les présentant à Numa :

—En voici justement, soyez heureux, mon oncle.

Tête de Numa qui cependant ne perd pas la carte et répond :

—Eh bien puisque tu en as, tu dois savoir en jouer, va donc ! pendant que je danserai.

Depuis était touché.

Lorsque la pièce est en prose, ce n'est encore rien d'ajouter des traditions, mais si c'est œuvre de poète, les lazzi—vieux style—sont plus difficiles à introduire et demandent chez celui qui les fait une solide instruction ou tout au moins les qualités d'improvisateur.

On cite cette blague de Frédéric Lemaitre... des fumistes en ce genre.

Un soir,—c'était à Melun—Frédéric devait jouer *Sylla* (lorsque ce grand artiste avait un congé, il en profitait pour aller jouer aux environs de Paris le répertoire de Talma).

La salle était comble et à six heures et demie (on commençait de bonne heure à cette époque), pas de Frédéric.

Faudra-t-il rendre la recette ?

Le régisseur, ses lunettes sur le nez, dans son costume de confident, placé à une fenêtre des combles, interrogeait la route avec anxiété.

—Le voilà ! mais il est indisposé.

N'importe, on l'habille, et devant le public, le génial artiste se retrouve tout entier.

Sa présence d'esprit est même telle qu'en voyant entrer le régisseur-confident qui, dans son émotion, avait oublié de retirer ses bésicles, il s'écrie :

Quoi ! tes yeux affaiblis par les pleurs et les veilles
Ont-il pour leurs salut (montrant les lunettes)

[adopté ces merveilles ?

Le bonhomme comprend et retire vivement le meuble inopportun.

Au même instant on entend un grand bruit... patatras !

C'était le souffleur qui riait d'une manière convulsive et d'un si bon cœur, qu'il avait fait perdre l'équilibre au tonneau qui lui servait de domicile.

Le désarroi est complet, les musiciens rient, on se tord dans les coulisses et l'absence du souffleur ne rassure pas des artistes qui apprenaient de leur rôle, tout juste ce qu'il en fallait pour passer un dimanche.

Frédéric Lemaitre sauve encore la situation, il s'écria :

Entends-tu ce grand bruit ? je crois qu'il serait sage
De chercher au palais l'abris contre l'orage.

et entraînant son compagnon ahuri, rentre dans les coulisses en disant. Au rideau ! Le public, croyant que tout était dans la pièce, applaudit et rappelle Frédéric, qui avait été admirable comme jeu de physionomie dans ces deux derniers vers.

Dans un vieil opéra-comique en un acte intitulé *Le Prisonnier*, les camarades de celui qui jouait le héros de la pièce pensèrent lui jouer un bon tour, et voici comment ils s'y prirent :

A un moment donné, le geôlier devait remettre au captif une lettre "des siens", qu'il lisait tout haut. Cette lettre assez longue, était écrite réellement, ce qui avait supprimé à l'acteur l'ennui de l'apprendre.

Un soir, la lettre était vierge d'écriture. Et les copains, de ne pas perdre la figure du prisonnier pour jouir de son étonnement mais celui-ci, plus maître de lui-même qu'on ne l'aurait cru, dit à son gardien, après un moment de silence :

—Je vais vous faire un aveu. Elevé humblement par des parents misérables, je n'ai reçu la moindre instruction et vous le dis à ma honte... je ne sais pas lire ! Veuillez donc, je vous prie, me rendre le service de me faire connaître le contenu de ce billet.

Le plus abruti des deux fut à ce moment-là le fumiste ! Cependant, éclairé soudain par une idée lumineuse, il ne se départit pas de son sang-froid, et après avoir repris la lettre, se mit en devoir de la lire.

Mais tout à coup, on le voit se fouiller à diverses reprises et dire, enfin :

—Je vous demande pardon, mais je cours chercher mes lunettes !

Et naturellement, il alla prendre la véritable missive.

Celle-ci est arrivée à Taillade, je crois, pendant la représentation d'un grand drame militaire.

Il jouait un général qui sur le champ de bataille, à la tête de son régiment, court devant l'ennemi.

Dans le feu de l'action, l'artiste trébuche et s'allonge par terre.

Situation ridicule pour chef d'armée et qui, certes, prêtait à rire.

Que fait le créateur des *Deux Orphelines* !

Il ne se relève pas, mais fier et valeureux il s'écrie, triomphant :

—Soldats ! marchez-moi sur le corps et volez à la victoire !

Si non e vero bene torato !

C'était au théâtre du Palais-Royal, un de mes bons amis chargé de jouer au pied levé un rôle de domestique, arrive au théâtre, une heure avant le commencement du spectacle, afin de se faire expliquer la mise en scène de la pièce.

Le bon Luguet lui dit :

—Oh ! mon Dieu, c'est bien simple. Vous venez du fond, vous vous placez ici ; un tel entre, vous sortez par là ; on vous sonne, vous revenez de ce côté ; on vous pousse par la droite, vous revenez par la gauche... Ah ! j'oubliais, voici le cabinet de toilette, un pac coupé (c'était une pièce à la Hennequin, il y avait huit portes) c'est compris ? Allez !

Ouf !

On lève le rideau. Tout va bien jusqu'au moment où un personnage demande au domestique :

—Où est le cabinet de ton maître ?

—Ici, fait l'artiste se trompant de porte (il y avait de quoi).

—Non, à côté, fait tout bas L'héritier.

Il était trop tard, le remplaçant ne voulait pas avoir l'air de s'être trompé. Aussi, s'excusa-t-il en ces termes :

—Ah ! non, au fait, c'est là (montrant la vraie porte), je vous demande pardon, mais je ne suis en cette place que depuis ce matin et ne connais pas encore très bien les êtres.

Le public, qui savait par l'annonce du régisseur le service que rendait l'artiste, lui tint compte de cet à-propos en l'applaudissant à tout rompre.

Je terminerai ce stock de souvenirs par une historiette dont mon maître, le grand Régnier, est le héros.

Ce grand artiste jouait un soir, à la Comédie-Française, LE MARQUIS DE LA SEIGLIÈRE (dont, on le sait, il est l'auteur anonyme avec J. Sandeau, seul nommé) ; à un certain moment, Destournelles (Régnier) est au fond du théâtre et dit en regardant par la fenêtre :

—Ah ! j'aperçois le marquis qui vient de ce côté.

Samson, qui jouait le marquis, manque son entrée, on va le chercher ; mais pendant ce temps-là (une minute paraît un siècle au théâtre), la scène restant inoccupée eut jeté un froid terrible, aussi Régnier allongea-t-il son rôle pour donner à son camarade le temps d'arriver.

—Il a l'air bien réjoui (un temps), il a dû jouer un mauvais tour à quelqu'un (un temps). Oui, oui, il se parle à lui-même (un temps). Tiens, il s'arrête (un temps) Qu'est-ce qu'il a ? (un temps). Oh ! il réfléchit sans doute (un temps). Ah ! il se décide à marcher (un temps).

A ce moment, Samson accourt, mais dans sa précipitation, au lieu d'entrer en scène par la porte qui faisait face à Régnier, il lui entre... dans le dos !

Et Destournelles de se retourner en lui disant :

—Ah ! marquis ! vous avez fait le tour du jardin !

Querelle de ménage.

Le mari, (exaspéré).—Je voudrais mourir rien que pour te faire épouser le diable, afin de voir si tu en viendrais à bout.

La femme.—Tu devrais savoir que la loi défend à une veuve d'épouser le père de son mari.

Le sergent d'exercice, (à sa compagnie).—Je vais vous ordonner de marcher vers ce mur. Quand je vous dirai : *Halte*, vous arrêterez ; non pas par rapport au mur, mais par rapport à mon commandement. La discipline est tout dans la milice.

Alfred.—Hello ! Tu boîtes !

Charley.—En dépouillant ma correspondance, hier, j'ai échappé le compte de mon plombier, qui m'est tombé sur le pied. J'en ai pour quinze jours.

Au restaurant :

—Vois-tu ce gros monsieur à la table d'à côté ?

—Lequel ? Celui qui mange avec son couteau ?

—Oui ; il est à la tête de notre aristocratie. Il y a vingt ans, il était frotteur de bottes ; il vaut aujourd'hui vingt millions.

—J'aurais juré pourtant qu'il était né avec un couteau d'argent dans la bouche.

Le père, (montrant son enfant avec orgueil).—C'est bien le père, hein !

Un des visiteurs.—Moi, je l'ai reconnu tout de suite comme ta progéniture.

Le père.—Vraiment ! Comment cela ?

Le visiteur.—Parceque j'ai voulu le faire parler et qu'il m'a dit un tas de choses que je n'ai pas pu comprendre.

M. H...—Mes félicitations, mon cher. Un garçon ou une fille ?

M. B... (piteusement).—Les deux.

Le mari.—Allons, ma chère, sois raisonnable !

La femme, (qui a une crise nerveuse).—Non, je ne le serai pas.

Le mari.—Eh bien ! sois femme.

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

PRENDRE LA MOUCHE

On désigne généralement sous le nom de *mouches* tous les insectes qui volent dans l'air, et particulièrement ceux qui piquent les animaux, surtout les chevaux et les vaches.

Quand ceux-ci sont piqués d'une mouche ils deviennent affolés ; s'ils sont libres, ils prennent tout à coup la course, croyant se délivrer ainsi de leur ennemi ; et s'ils sont captifs, ils trépigent, ils s'agitent dans tous les sens.

On dit d'un animal persécuté de cette manière qu'il a *pris la mouche*. Mais que veut dire ici *prendre* ?

Les Latins avait un verbe, *capio*, qui était usité dans le sens passif : être pris, être saisi dans ses facultés physiques, quand le mot suivant désignant un danger, une maladie, quelque chose de fâcheux ; on a employé *prendre*, traduction de *capio*, dans le même sens et aussi sous la forme active on a dit :

Il a *pris* un gros rhume dans ce voyage ;—Il a *pris* froid à l'église ;—Elle a *pris* la fièvre dans ces marais ;—Ils ont *pris* la peste au Caire ;—Vous *avez pris* ces infirmités à la tranchée, etc.

Et comme la mouche est un fléau pour les bêtes des races chevaline et bovine, on a dit d'elles qu'elles *prenaient la mouche* pour signifier qu'elles étaient piquées de cet insecte.

Or, attendu qu'un homme qui se fâche tout à coup sans en dire le motif, sans qu'on en puisse soupçonner la raison, offre moralement une ressemblance assez parfaite avec l'animal piqué d'une mouche qui se met en colère et s'emporte, on a dit de *cet* homme, par comparaison, qu'il *prenait la mouche*.

PILE OU FACE, OU CROIX OU PILE.

Sous les deux premières races, nos monnaies furent, d'après l'opinion de juges compétents, une imitation des monnaies romaines (qui portaient d'un côté la tête de Janus et de l'autre un navire) ; elles présentaient la tête ou le buste du monarque sur une face, et sur l'autre une croix :

(Tête)-(Croix.)

Sous Louis le Débonnaire (814-840,) la tête fut remplacée par une église qui, plus tard, le fut par des espèces de colonnes dont l'empreinte s'est appelée *pile* ; de sorte que les monnaies finirent par offrir d'un côté une *croix* et de l'autre une *pile*, comme cela ressort de ces lignes empruntées à une ordonnance de Philippe le Bel rendue dans l'année 1289 :

Nul ne soit si osé, sur peine de corps et d'avoir, refuser parisis ni tournois, partant qu'ils ayent connoissance devers *croix* et devers *pile* qu'ils soient parisis et tournois.

(Croix)-(Pile.)

Le 8 août 2548, Henri II ordonna que l'effigie du roi serait dorénavant placée sur les monnaies au lieu de la croix qui s'y était mise jusqu'alors :

(Face)-(Pile.)

Or, après cette petite digression sur la numismatique française, il m'est facile de donner l'explication des deux expressions dont il s'agit :

Pendant que nos monnaies portèrent la représentation d'une *croix* et d'une *pile*, on demandait à celui qui avait accepté la décision d'une pièce d'or, d'argent ou de billon jetée en l'air ; Prenez-vous *croix* et *pile* ? et quand elles portèrent celle d'une *pile* et de l'effigie du souverain, on lui posa la question : *Pile ou face* ? Aujourd'hui, à la vérité, on ne voit plus ni *croix* ni *pile* sur nos monnaies (d'un côté elles sont ornées d'un profil du souverain et de l'autre de ses armes avec l'indication de la valeur) ; mais les locutions synonymes auxquelles ces représentations ont donné lieu autrefois subsistent toujours, comme tant d'autres, rappelant un usage entièrement disparu.

NUIT BLANCHE

Voici en quels termes s'exprime Quitard sur l'origine de cette expression, si souvent usitée dans le discours familier :

Le guerrier digne d'être reçu chevalier passait la nuit qui précédait sa réception dans un lieu consacré, où il veillait auprès de ses armes ; *il était revêtu d'un costume blanc*, comme les néophytes de l'Église ; et de là vint que cette nuit, qu'on nommait *veille des armes*, fut aussi nommée *nuit blanche*, expression que l'usage a retenue pour signifier une nuit sans sommeil.

Mais, attendu que La Curne de Sainte-Palaye ne dit absolument rien à ce sujet dans l'endroit (t. 1er, p. 61) où il parle de la réception des chevaliers, je me permets de suspecter quelque peu l'explication de Quitard, et je la remplace par la suivante :

En français l'adjectif *blanc* s'emploie dans plusieurs cas avec le sens de défectueux, d'incomplet ; ainsi on dit, au jeu de quilles, qu'on a fait *chou* (coup) *blanc*, pour signifier qu'on a lancé la boule sans abattre une seule quille ; dans le langage militaire, *tirer à blanc*, pour tirer à charge incomplète, à poudre seulement ; dans celui de l'Église, *communion blanche*, pour signifier une communion faite avec des hosties qui ne sont pas consacrées, laquelle, par conséquent, n'est pas une communion véritable, etc.

Or, cela établi, que peut être une *nuit blanche* ?

Tout simplement, à mon avis, une nuit où l'on a été privé de ce que donne ordinairement la nuit, c'est-à-dire le sommeil et le repos.

Certes, il peut se faire que la nuit de la "veille des armes" ait été effectivement appelée *nuit blanche*, comme le dit Quitard ; mais s'il en a été ainsi, cette appellation était probablement due non aux habits blancs du futur chevalier, mais bien à la nuit qu'il était obligé de passer en prière et dans une veille complète.

RECUEILLEMENT

Tout au fond de la nef, voyez-la s'incliner.
Son âme de vingt ans est toute épanouie.
Une demi-lueur vient à peine éclairer
Une vieille à genoux disant sa Litanie.
Il fait sombre dehors. On n'entend que le bruit
Produit sur le cadran par l'aiguille pressée.
Devant le tabernacle une lampe reluit
Au bout de ses chaînons doucement balancée.
Les mains sur les genoux, le regard vers l'autel,
Elle a l'air bien heureuse ; et de sa lèvre émue.
Une ardente oraison va trouver l'Éternel.
—Comme elle doit, là-haut, être la bienvenue !
Mais pourquoi le voisin, qui près d'elle pleurait.
Interrompt-il soudain sa fervente prière ?
Ah ! c'est qu'il vient d'entendre une voix qui disait :
J'aime et l'on m'aime aussi ! Merci, ma bonne Mère !

Montreal, 1889.

PAUL VARV.

PLUS VIEUX QUE LES APPARENCES

Le père (à un prétendant).—Mais mon ami vous êtes trop jeune pour vous marier !

Le prétendant (avec contentement).—Je ne suis pas si jeune que je parais : j'ai déjà eu deux attaques de rhumatisme, dans les derniers six mois.

SÉPARATION DOULOUREUSE

Louis, fort amoureux.
Était aimé de Claire.
Louis n'avait pas d'yeux
Claire n'entendait guère.

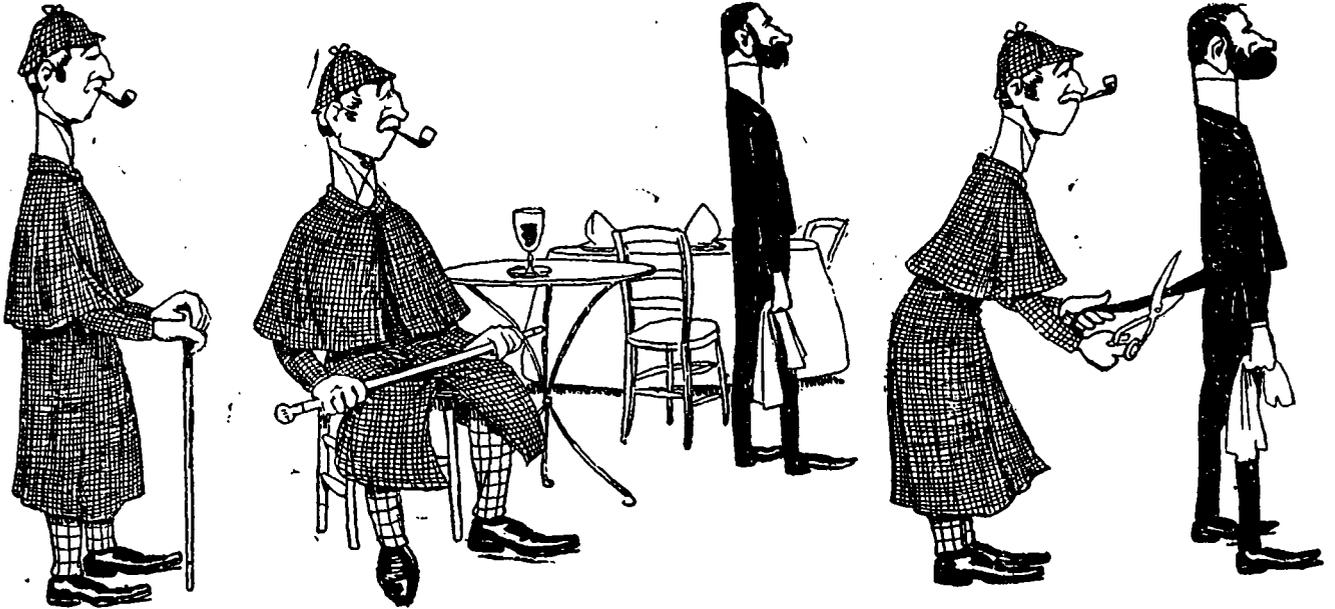
Un soir, au coin d'un bois,
Les deux se rencontrèrent,
Mais ils se disputèrent
Pour la dernière fois...

Une simple misère
A cause leurs soucis,
Claire a perdu Louis
Louis ne voit plus Claire.

Ami sympathique.—Votre vieil oncle ne vous a rien laissé ? Il me semble qu'il nourrissait pourtant l'idée de vous faire son héritier.

Le neveu, (aigri).—Nourrir l'idée ! Il n'a jamais assez pratiqué l'hospitalité pour pouvoir nourrir quoi que ce soit.

SIR JOHN WATERBOCK A L'EXPOSITION DE PARIS



Sir John Waterbock n'a qu'un défaut, c'est la manie de collectionner.

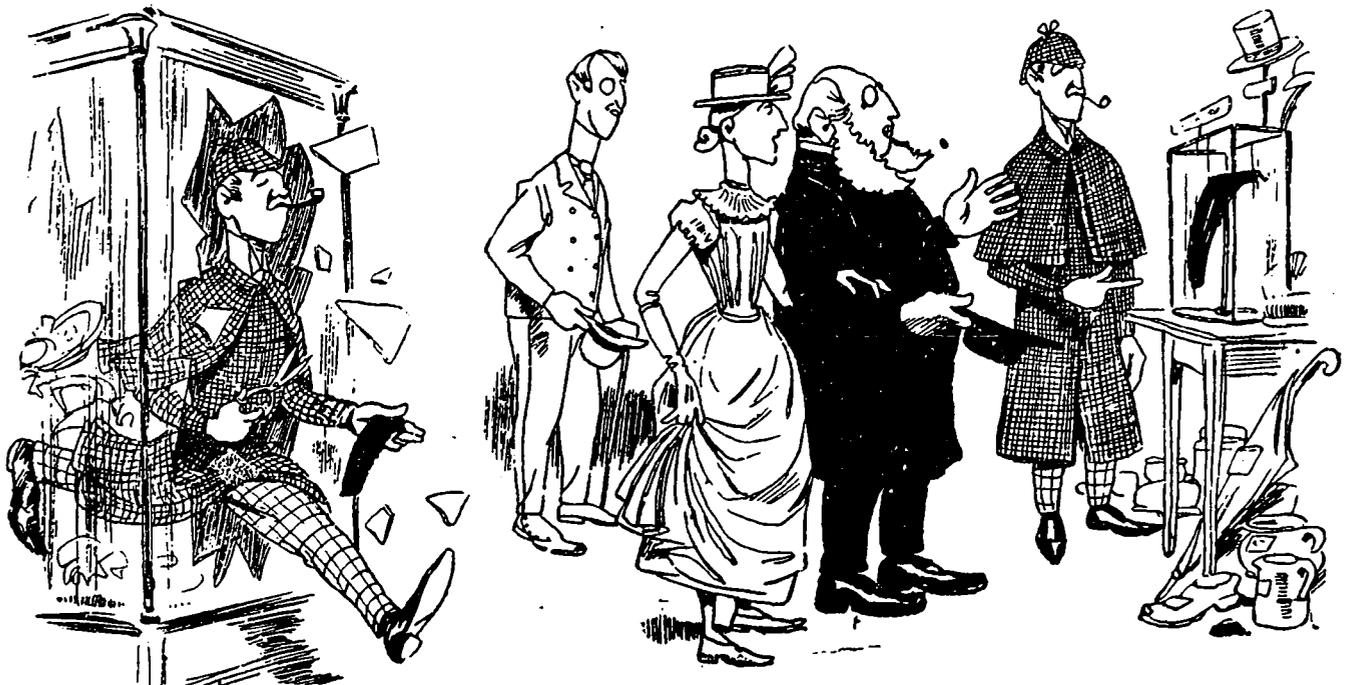
L'autre jour, dans un des restaurants de l'Exposition, quelle ne fut pas sa surprise de voir le Président de la République en personne... Justement il devait venir ce jour-là visiter la section des machines à couper le pain d'épices.

Aussi sa première idée fut-elle de profiter de cette occasion et d'emporter un souvenir de Son Excellence.



En vrai gentleman, il crut devoir remercier le Président de son gracieux cadeau.

Mais celui-ci, qui n'était pas le président de la République française, mais un garçon de restaurant, alla immédiatement chercher la police.

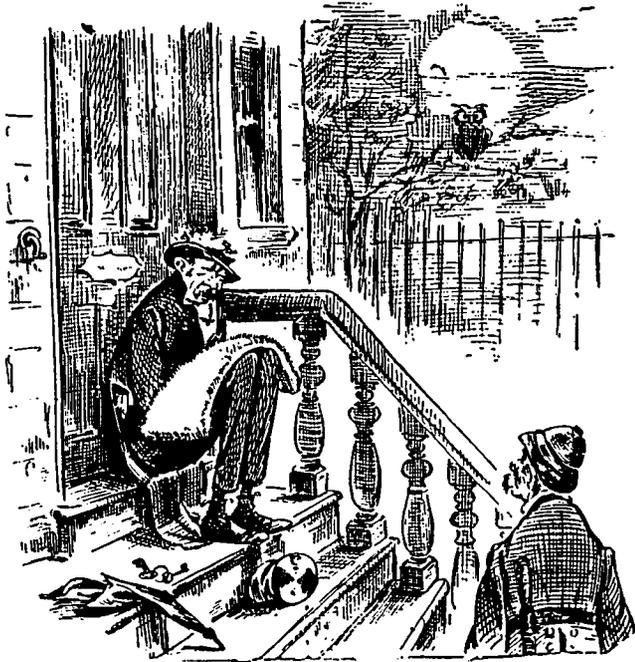


Sir John Waterbock n'échappa à ses persécuteurs qu'en traversant brusquement une vitrine qui se trouvait sur son passage.

De retour à Blagbury, sa ville natale, il eut un vif succès auprès de ses compatriotes et le souvenir du président de la République fut placé au premier rang dans sa collection des "Curiosités modernes."

ON FAIT TANT DE SACRIFICES POUR SA SANTÉ

L'HONNEUR ENTRE VOLEURS



TROIS HEURES DU MATIN

Elise n'a pas voulu lui ouvrir la porte, et il s'est résigné à son sort sur le perron.

Homme de police.—Vous êtes bien matinal, ce matin, M. Imbibeur.

M. Imbibeur.—Oui. Le docteur m'oblige à boire du lait frais ; j'attends que le vendeur de lait passe.



La mère de Juliette.—Ainsi, vous avez volé l'amour de ma fille !

Le coupable (non repentant).—Est-ce que je ne le lui ai pas rendu ?

UN PREMIER PRIX

Entre chevaliers d'industrie :

Premier Filou.—Tu sais que j'ai pris le premier prix aux courses de l'autre jour ?

Deuxième Filou.—Non, pas possible ! Avec quoi ? Je ne t'ai jamais connu de cheval.

Premier Filou.—Non mais j'ai de bonnes mains ; seulement la police a couru après moi et j'ai été obligé de jeter la boîte en me sauvant.

UN ŒIL AUX AFFAIRES

L'amoureux.—Je ne vois pas pourquoi vous ne voulez pas épouser un homme qui a un excellent salaire, sous le prétexte qu'il n'a pas de capital. Est-ce que notre bonne mère Eve n'a pas pris un jardinier ?

Helène.—Oui, et la première chose qui soit arrivée, c'est qu'il a perdu sa situation.

LA VRAIE BONNE HEURE



La bonne femme, (en furie).—Oui ! Une belle heure pour revenir !

Le mari, (débordant de bonne humeur).—Sans doute que c'est une belle heure ; la plus belle de toutes. Pas de bruits dans la rue ; pas de voitures, pas de rencontres, et une lune superbe. Je vais l'adopter cette heure-là.

L'ART DE SE RATTRAPER

Flap.—Je suis amoureux fou ; mais ce qui me fait hésiter, c'est qu'elle est plus vieille que moi.

Jack.—De combien ?

Flap.—Elle a 22 ans, j'en ai 18.

Jack.—Vas y carrément. Lorsque tu auras 25 ans, elle n'en aura plus que 21.

IL VOULAIT DIRE AUTRE CHOSE

Elle.—Mais j'ai été franche et loyale avec vous, je ne vous ai jamais donné d'encouragements. Qu'avez-vous à me reprocher.

Lui.—Vous avez toujours été charmante avec moi ; mais du moment qu'un pauvre diable vous a tourné le dos vous lui riez au nez.

FORTUNE ASSURÉE

Jack.—Sais-tu que Michel est en train de faire fortune ?

Robert.—Comment cela ?

Jack.—Il est fabricant de malles et il a eu le bon esprit de placer ses huit garçons dans les chars au bigage du Grand-Tronc.

QUELQUE CHOSE DE PLUS DURABLE

M. Joligayon.—Miriam, sois ma femme et nous aurons un bonheur sans alliage.

Miriam, (fille d'un bijoutier).—Sans alliage ! Papa dit que ça ne se porte pas un bijou sans alliage.

AMÉNITÉS FÉMININES

Une mère orgueilleuse de son enfant est mortifiée qu'une de ses amies en visite ne lui porte pas l'attention voulue.

Quand bébé veut aller à la dame, la mère l'arrête.—Eh ! non, ma chérie, tu te trompes : ce n'est pas ta grand-mère.

UN CŒUR SENSIBLE

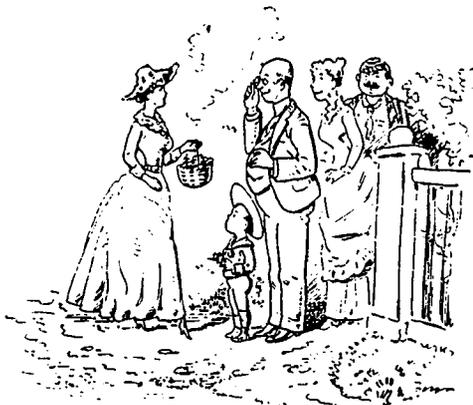
Reginald.—Je vois que ce pauvre Hubert s'est laissé mourir.

Richepin.—Oui, c'est une perte qui m'a bien peiné.

Reginald.—Comment ! Je ne vous croyais pas si liés que cela !

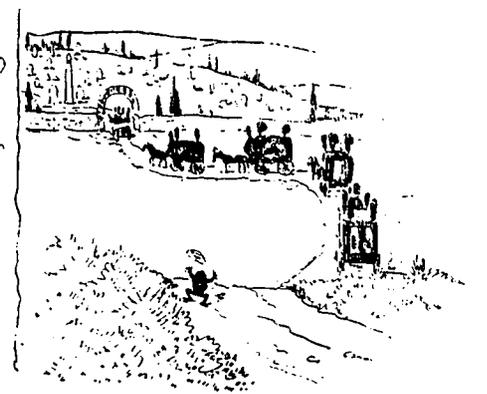
Richepin.—Mais j'étais son médecin.

UN EXCÈS DE CONFIANCE



I

Henriette.—Si je connais cela les champignons ! Voilà vingt ans que j'en achète.



II

Cette fois-ci, elle ne les avait pas très bien connus.

DU BON LANGAGE

I

DE LA POLITESSE DU LANGAGE

(Suite)

“ Aller en société est un terme digne des commis-voyageurs qui l'emploient.

“ Aller en soirée n'est pas une expression logique, parce qu'on ne saurait dire aller en matinée, aller en après-midi. — Néanmoins l'usage a prévalu, et le mot, tout impropre qu'il est, est adopté et reçu.

“ Quelques-uns disent : l'esprit de société ; autrement pour le français : le goût, les mœurs, les inclinations des habitués de telle ou telle société ; ce terme est pitoyable. L'esprit des salons a pu jadis désigner un genre d'agrément quelconque ; mais ce mot, assurément, n'a plus aucun sens.

“ Une dame du monde. — Expression de laquais et de perruquier ; autant vaudrait : un monsieur du monde.

“ Le mot dame sous-entend le second terme jusqu'à nouvelle explication.

“ Les salons, pour le salon, est du plus mauvais goût. Se glorifier d'être reçu dans les salons de madame X... c'est prouver par un seul mot qu'on est déplacé dans un salon ; si madame X... elle-même parle de ses salons, il est, à l'instant, démontré qu'elle n'est point admissible dans la société des femmes qui ont un salon.

“ Ces distinctions sont d'autant plus importantes, que la manière dont on les observe donne impitoyablement la mesure de l'éducation que l'on a reçue et des personnes que l'on a fréquentées.

“ On nedit pas davantage les appartements d'une personne : car l'empereur lui-même n'a qu'un appartement, du moins il n'en occupe qu'un à la fois, puisque ce mot signifie l'ensemble des chambres, des pièces que l'on habite. C'est vouloir viser à l'effet que de dire : Madame X... nous a fait visiter ses appartements. J'ai des appartements très-vastes. C'est tout simplement faire un non-sens et se rendre ridicule.

“ On ne donne plus le titre de monseigneur qu'aux évêques, en signe de respect pour notre sainte religion ; qu'aux membres de la famille royale, quand on leur adresse la parole ; qu'aux ministres, quand on croit les flatter par cette marque de déférence.

“ Quand on s'adresse à un ministre, à un prince, à un souverain, rien n'est plus malaisé, si la lettre, si le rapport sont un peu longs, que d'arranger ses phrases d'une manière à la fois nette et convenable en usant de la seconde personne. Ce pronom *vous*, revenant sans cesse, donne à l'épître une allure à la fois familière et guindée. Si l'on y fait entrer quelques représentations, le *vous* leur donne à l'instant une apparence d'accusation ou de reproche ; on ne sait comment s'y prendre. Les titres d'Excellence, d'Altesse, de Majesté, de Grandeur et d'Eminence (pour les évêques et les cardinaux) sont un puissant auxiliaire, ils permettent de parler à la troisième personne, ce qui communique au style une aisance naturelle, tout en laissant la pensée libre de s'énoncer plus ferme, plus hardie, à la faveur de la dorure des titres.

Revenons au titre monseigneur : on le donne aux princes en leur adressant la parole. On se subordonne à eux, on rend hommage à leur position. Rien de plus convenable.

Mais, quand on s'entretient de ces personnages éminents, lorsqu'on cesse de s'adresser à eux-mêmes, il me paraît qu'on les désigne sous le titre de Monsieur le duc de..., Monsieur le comte de... ou simplement le prince de... ; mais il est de bon usage d'employer Monsieur avec le titre particulier.

Dire tout simplement Monsieur de..., sans employer le titre de prince, serait leste et incongru.

J'observe, j'enregistre, j'explique ; mais je n'exprime aucune opinion et ne préconise aucune coutume particulière.

Ces usages, au surplus, ne sont point particuliers à notre siècle. On a, depuis l'établissement

des lois de l'étiquette sous les Médicis, qualifié de Monsieur le frère du roi qui n'est pas destiné à occuper le trône. Les grands vassaux des souverains du quinzième siècle et les monarques mêmes se contentaient du titre de Monsieur. Avant que Louis XIV eût mis l'étiquette à la turque, l'héritier présomptif de la couronne, qui d'ordinaire n'avait pas d'apanage particulier, et qu'on appelle tout simplement l'Infant en Espagne, était désigné chez nous sous le titre peu pompeux de Monsieur le Dauphin.

Il résulte encore l'abrégé historique placé à la tête de cet article que, comme les noms des anoblis ont été formés à l'imitation de ceux des possesseurs de terres seigneuriales, on doit les soumettre à la même règle que ces noms en ce qui concerne la particule de. Cette règle, la voici :

La particule doit accompagner le nom quand il est précédé d'un titre quelconque ou d'un prénom ; elle doit aussi y être jointe dans tous les cas, quand le nom commence par une voyelle. Exemple : Louis de Bourbon, le comte de Clermont et M. de Penthièvre rencontreront un jour d'Aumont, capitaine des gardes, etc.

Mais quand le nom propre ne suit aucun prénom, n'est précédé d'aucun titre, et qu'il ne commence pas par une voyelle, la particule se retranche. Exemple : Cinq-Mars, Bassompierre et Montmorency l'accompagnaient.

Il y a une exception concernant le nom de la famille de Thou. L'euphonie exige qu'on laisse la particule.

Lorsque la particule est du et non de, on ne la supprime jamais.

Ainsi, quand on signe son nom tout court, ou qu'on parle d'un ami sans le qualifier, il faut supprimer *de* sous peine de manquer à l'usage. — Ne dites pas : on me nomme de Virieux, mais Virieux ; si vous tenez à faire connaître vos qualités, dites : on me nomme Charles, Louis ou Jean de Virieux, ou bien je suis monsieur de Virieux.

La manière de qualifier les domestiques et les étrangers offre à beaucoup de gens une certaine difficulté ; on craint d'être trop poli en leur disant : monsieur, mademoiselle ; on a peur de se compromettre en les remerciant et en employant des formules bienveillantes, et on s'expose en général plus volontiers à se montrer hautain et arrogant. Ne craignez donc pas de dire à une femme de chambre, à un domestique : Faites, je vous prie, telle chose. — Veuillez me donner tel objet, — et ne pensez pas compromettre votre dignité en les remerciant d'un service rendu. — Vous appellerez vos domestiques, à vous, par leur nom de baptême. Vous pourrez étendre cette familiarité à ceux de vos proches parents ou de vos amis intimes, mais ne vous le permettez jamais chez des étrangers. Les mots monsieur, mademoiselle, doivent s'employer alors ; mais il est mieux de les éviter et de ne donner aucune autre signification que le simple pronom *vous*.

Bien que l'étiquette, à cet égard, se soit un peu modifiée depuis le dix-septième siècle, et que l'on ne se leve plus de son siège maintenant pour faire honneur à la femme de chambre d'une autre femme, cependant je crois que, sauf cette observation, vous lirez avec autant d'utilité que de plaisir, l'entretien de madame de Maintenon avec les demoiselles de Saint-Cyr, à ce sujet, que vous trouverez dans la suite.

— La simplicité dans le langage est, dit-on, le caractère de distinction d'une bonne éducation et d'un esprit juste et délicat. On a toujours remarqué, en effet, que la simplicité de langage était en raison même de la position que l'on occupe dans le monde. Ainsi nous avons vu que, dès le dix-septième siècle, la Bruyère faisait observer que les femmes de la cour disaient : J'ai traversé les Halles, tandis que les bourgeoises cherchaient des périphrases pour éviter de nommer de semblables lieux. Madame de Maintenon s'éleva fréquemment dans ses lettres et ses entretiens avec ses chères filles de Saint-Cyr contre cette fausse recherche. Elle blâme également la pruderie ridicule qui porte à s'effaroucher de certains mots qui n'ont en soi rien de mauvais et établit une parfaite distinction entre les termes grossiers et les termes inconvenants.

Ne mettez donc pas d'affectation à éviter les

mots honnêtes et reçus ; mais ne tombez pas dans l'excès contraire. et, sous prétexte d'être simple dans le langage, ne faites pas comme ces personnes qui se figurent être franches, parce qu'elles sont brutales et grossières. N'abusez pas de la simplicité pour allier des expressions triviales à des choses distinguées et respectables. — Ainsi, par exemple, n'employez pas d'images, de comparaison qui réveillent la pensée d'une chose vulgaire et encore moins dégoûtante. Ne dites pas, en parlant d'un chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, qu'il était cordon bleu, titre que n'a le droit d'ambitionner qu'un cuisinier habile. — Ne dites pas qu'un personnage porte un *crachat*, c'est décorations ou plaques d'ordre qu'il faut dire. — N'ayez jamais recours à des proverbes comme celui-ci : il a craché en l'air, et cela lui est retombé sur la tête, — et autres expressions du même genre.

Certains gens mettent une singulière recherche dans la manière de donner ordre aux domestiques d'éclairer le soir. Ils n'osent dire, et ils ont raison : Apportez de la lumière, expression qui ne serait ni juste ni française, car ce n'est pas la lumière qu'on apporte, mais l'objet qui la produit. Allumez les chandelles, leur semble bas et vulgaire, et d'ailleurs qui est-ce qui brûle aujourd'hui de la chandelle ? Alors on a recours à ce mot pompeux : apportez les flambeaux, terme impropre et affecté. — La seule forme à employer est la désignation pure et simple de l'objet au moyen duquel on s'éclaire. — Dites donc avec Louis XVI : Allumez les chandelles, si vous brûlez du suif ; n'avez-vous pas d'ailleurs conservé le mot chandelier ? — Demandez les bougies ou les lampes, si vous brûlez de la cire ou de l'huile, allumez le gaz, si c'est le gaz que vous avez.

Une prétention qui rend quelques personnes insupportables, consiste dans l'emploi fréquent de certains dictons et dans l'habitude d'exprimer les choses les plus simples au moyen de périphrases ou de mots dont on force le sens. Ainsi, fait remarquer madame la comtesse de Bradi, “ il y a des villes où l'on ne dit pas : Asseyez-vous : mais : Voilà un fauteuil qui vous tend les bras. — Je vais me coucher semblerait ignoble ; on y substitue : Je vais me jeter dans les bras de Morphée. — Jamais au piquet on ne se contente de dire : Vous êtes capot. On vous répète : Vous emporterez une capote, c'est bon quand il pleut. Seulement si le temps est beau, votre adversaire ajoute : Vous ne vous en servirez pas aujourd'hui... Un député qui a fait souvent imprimer ses discours, ajoute le même auteur, ne disait-il pas devant moi et constamment : Jésus tort. — Assurément il savait qu'on dit j'ai eu ; mais, Jésus faisant un peu d'effet, il ne disait jamais autrement. — A la bouillotte il n'annonçait six piques qu'en ajoutant : Qui s'y frotte s'y pique ; et la répétition de la devise qu'avait adoptée le duc René et que conserve la ville de Nancy le rendait insupportable. — Je ne suis souvent rencontré avec un homme de finances, millionnaire qui, lorsqu'on lui demande à table s'il mangera d'un mets, répond en envoyant son assiette : Pas extrêmement beaucoup fort. Il ne s'est jamais lassé de faire cette réponse et ne la varie point. J'ai connu un préfet qui portait un des plus beaux noms de France, qui, en écrivant au ministre, voulait mettre en tête de sa lettre *Excellence*. — Enfin une grande dame s'est désolée devant moi de ce qu'un homme aussi bien né que M. de Laval disait toujours, Laure et Patracque, au lieu de dire Laure et Plutarque.

Encore quelques exemples d'une affectation vulgaire dans le langage. Un vieux monsieur avait l'habitude, après la plupart de ses phrases, d'ajouter : “ Et voilà pourquoi ma fille n'est pas muette. ” Un autre avait oui dire que le mot économiser n'était pas de bon français, et il croyait faire merveille en faisant à chaque occasion tomber la conversation sur l'économie, afin d'y placer avec emphase le mot “ économiser ” qui n'a jamais été peut-être employé que par lui. Une jeune fille assez pédante répétait à tout propos un cuillier. Une autre ne parlait que de l'astre des nuits, de l'être suprême, de la puissance créatrice, des forces motrices, du mouvement ascensionnel, expressions pour le moins ambitieuses, lorsqu'elles n'étaient pas employées à contre sens.

(A suivre.)

PINCÉE DE CONSEILS

A un dîner de fiançailles, faites courir entre les candélabres des guirlandes de lierre. Un peu sombre, mais signifié : je mours où je m'attache. Selon la saison, emplissez les vases et les surtouts de chèvrefeuille ou d'eilletts. Les eilletts symbolisent la fidélité conjugale. La fiancée en met aussi dans ses cheveux.

La mode est aux lunchs de contrat et on ne montre plus le trousseau et la corbeille qu'aux dames invitées. Le sexe fort reste à la porte du sanctuaire : on expose dans la chambre de la jeune fille.

Taches d'huile sur les parquets.—Un moyen facile pour faire disparaître les taches d'huile sur un parquet est de les frotter avec un chiffon trempé de pétrole, puis de laver la place lorsque le pétrole est évaporé. On encaustique et on ciré. Il suffit de presser sur la tache de la terre de salinette et de l'y laisser séjourner quelques temps.

Taches de bougie sur un vêtement.—Le meilleur moyen pour enlever une tache de bougie sur un vêtement consiste à placer sur la tache un morceau de papier buvard, et à appliquer un fer chaud par dessus ; la stéarine fond et s'imbibe dans le papier.

COLORATION ET BLANCHIMENT DE L'IVOIRE

Procédés pour colorer en rouge l'ivoire et les billes de billard.—Prendre du *cul-beard* (oseille séchée, pilée et tamisée) gros comme une noisette et faire dissoudre dans une demi-bouteille d'eau environ en se servant d'une capsule de porcelaine, y placer la bille, qui doit y baigner entièrement. Faire *tiédir* en y ajoutant une goutte ou deux d'acide sulfurique. Tourner la bille de temps en temps parce que la couleur se déposant au fond de la capsule, cette partie de la bille serait plus colorée si on l'y laissait en permanence. Lorsque le bain est tiède, on retire du feu et on laisse la bille encore trois quarts d'heure dans le bain.

On essuie la bille en la retirant du bain, puis on la lave à grande eau, on l'essuie et on la frotte avec un morceau d'étoffe de laine pour lui rendre son brillant.

On peut se servir de toute autre couleur, fuchsine, rosine, etc., en réduisant beaucoup la quantité de matière colorante, le pouvoir colorant de ces substances étant très grand.

On érase quelques grains de cochenille et on les met bouillir dans l'urine ; quand le liquide est chaud on roule la bille dans une dissolution d'alun (dans de l'eau), puis avec un fil de fer tordu en cercle on descend la bille dans le vase de cochenille ; au bout de quelques instants on la retire et on la roule rapidement dans un fond de verre à boire cassé où l'on a versé quelques gouttes d'acide nitrique ; quand toute la bille a reçu le contact de l'acide, on la replonge dans la cochenille, où on la laisse jusqu'à ce qu'elle ait pris la teinte désirée. On la retire alors toujours avec le fil de fer, on l'enveloppe dans un morceau de papier et on la laisse refroidir. Il suffit alors de la frotter soit avec la paume de la main soit avec une peau pour lui donner du brillant. Si on veut donner des veines à la bille on y colle des bandelettes de coton retenues par un fil selon les dessins qu'on veut avoir.

Blanchiment de l'ivoire.—On blanchit l'ivoire en l'exposant à la lumière du soleil, pendant un temps qui varie de un à six mois. Mais si on l'enduit préalablement d'une légère teinte de térébenthine, le blanchiment s'effectue en trois à quatre jours.

Voici un procédé employé industriellement, par conséquent pratique. Il consiste à faire tremper l'ivoire dans de l'eau oxygénée. L'ivoire est parfaitement blanchi et n'est nullement altéré.

Ivoire artificiel.—Cet ivoire se fabrique avec des os de mouton et de chèvre que l'on fait macérer pendant dix à quinze jours dans une solution de chlorure de chaux, après quoi on les lave à l'eau claire et on les fait sécher. Puis on les réunit à des déchets de peau blanche de divers animaux, chevreau, daim, etc., dans une chaudière spéciale où le tout est dissous au moyen

de vapeur d'eau, de manière à former une masse fluide que l'on additionne de 2,½ pour 100 d'alun. On enlève l'écume jusqu'à ce que la masse soit claire et pure. On ajoute ensuite la matière colorante convenable et, pendant que cette masse est encore tiède, on la passe à travers une toile propre et on la recueille dans un rafraîchissoir, où on la laisse suffisamment refroidir pour qu'elle acquière une consistance telle qu'on la puisse étendre sur une toile sans qu'elle la traverse. Cet étendage se fait, aux épaisseurs convenables, dans des cadres *ad hoc*, sur lesquels les feuilles sont ensuite séchées à l'air. Il est alors nécessaire de les durcir, ce qui s'obtient en les laissant séjourner à froid pendant huit à dix heures dans un bain d'alun. La quantité d'alun nécessaire à cette opération est de 50 pour 100 du poids des feuilles. Enfin, quand celles-ci ont acquis une dureté suffisante, on les lave à l'eau froide et on les place de nouveau sur les cadres pour les laisser sécher comme la première fois. L'ivoire ainsi artificiellement obtenu se travaille plus facilement et se polit aussi bien que l'ivoire vrai.

TACHES D'ENCRE, NETTOYAGE DES LIVRES, DES GRAVURES, ETC.

Manière d'enlever les taches d'encre sur le papier.—1ère recette.—On achète deux fioles contenant la première une solution à 5 pour 100 environ de permanganate de potasse, la seconde une solution à peu près saturée d'acide sulfureux. On passe la première solution sur la tache, on laisse agir une minute ou deux, puis on lave avec la seconde, et après un instant on lave alors à grande eau et on sèche soigneusement.

2e recette.—On dissout du chlorure de chaux dans de l'eau. On frotte avec cette solution la tache qui devient rougeâtre, on mouille alors avec de l'ammoniaque. On lave, on essuie, on sèche.

3e recette.—Employer successivement le sel d'oseille et le chlorure de chaux. Laver, sécher en repassant avec un fer.

4e recette.—1e avec une barbe de plume, placer une goutte de vinaigre sur la tache qui se dissout. 2e humecter avec de l'eau de chlore. 3e sécher avec des papiers buvards.

Procédé pour nettoyer les livres et les gravures.—On laisse tremper les livres et les gravures à nettoyer quelques minutes dans l'eau de Javelle : on les rince à l'eau claire. J'ai déjà lavé une collection de 150 gravures sur acier, deux volumes du Dictionnaire d'histoire naturelle de d'Orbigny, et un ouvrage en huit volumes in-8 entièrement sale, dont le papier est devenu plus blanc que celui des livraisons neuves. De la patience et de la précaution et tout va pour le mieux.

Moyens d'empêcher les livres d'être atteints de piqûres.—Le premier et le meilleur moyen consiste dans une propreté constante et minutieuse ; il ne faut jamais laisser séjourner la poussière, même dans les coins les plus cachés. Pendant toute l'année, d'ailleurs, on doit placer derrière les volumes des morceaux de drap imbibés d'essence de térébenthine, de benzine, de camphre ou d'une infusion de tabac à fumer, et les renouveler dès que l'odeur s'affaiblit. L'acide phénique est encore préférable. Ces morceaux de drap imbibés comme je le dis éloignent aussi les rats et souris.

Les livres se conservent bien quand ils sont dans un endroit bien sec et quand on prend soin de les épousseter souvent. La poudre de pyrèthre les préserve des piqûres.

Nettoyage des vieilles gravures.—On place la gravure entre deux feuilles de papier blanc que l'on saupoudre extérieurement de chlorure de chaux sec pulvérisé ; on laisse séjourner le tout sous une pile de livres. Le chlorure de chaux agit ainsi comme décolorant, sans détruire la pâte du papier. Il faut opérer avec beaucoup de prudence pour les gravures de prix. Nous ne saurions trop conseiller de faire toujours des expériences d'essai sur des objets sans valeur, avant de tenter l'expérience définitive.

Tremper la gravure pendant vingt-quatre heures, dans l'eau oxygénée à un demi volume, additionnée d'un peu d'ammoniaque, de manière à ce

que le liquide soit à peine alcalin. Retirer la gravure blanchie et rincer à l'eau. Cette recette est la meilleure de toutes.

Manière d'enlever les taches sur les livres et les gravures.—Pour enlever les taches de graisse ou d'huile sur les livres, les gravures, etc., on applique sur la tache une feuille de gros papier brouillard qu'on chauffe à l'aide de quelques petits charbons placés dans une cuiller d'argent, en ayant soin de changer le papier brouillard à mesure qu'il est sali ; puis on enduit au moyen d'un pinceau les deux côtés du papier, pendant qu'il est encore chaud, d'une légère couche d'essence de térébenthine presque bouillante. On rend ensuite au papier sa blancheur en imbibant d'alcool rectifié la place qui était tachée.

Les taches d'encre sur les livres ou l'écriture mise sur les marges peuvent s'enlever au moyen d'une solution d'acide oxalique, d'acide citrique ou tartrique, qui n'altèrent pas les caractères d'imprimerie.

Papier brouillard perfectionné pour l'enlèvement des taches d'encre.—Pour enlever les taches d'encre du papier, on emploie généralement le papier brouillard qui s'imbibe facilement de ce liquide, et si, par ce moyen, on ne parvient pas à faire disparaître toutes les traces de l'encre, on a recours à un sel ou à une substance quelconque ayant la propriété de blanchir le papier ; on prend, par exemple, de l'oxalate de potasse, etc., pour atteindre ce but. Une simple modification de cette manière de procéder rend encore de meilleurs services.

On prend du papier brouillard épais, ou, ce qui vaut mieux, du carton brouillard, qu'on trempe plusieurs fois dans une dissolution d'acide oxalique ou d'oxalate de potasse. Puis on fait sécher. Si alors on veut enlever une tache, on applique convenablement sur cette dernière le papier brouillard préparé de cette façon. L'encre s'enlève parfaitement en procédant ainsi. Ce carton boit l'encre et blanchit en même temps le papier.

Le recorder, (à un témoin).—Vous venez de déclarer que vous ne conduisiez pas cette voiture. Je vais vous faire arrêter pour parjure, car toute la police vous a vu.

Le témoin.—J'ai dit la vérité. Si vous m'aviez demandé si je conduisais les chevaux, je ne dis pas.

Récits de voyage d'un aventurier qui n'a connu de la Californie que les salles de jeu : — Il m'est arrivé très souvent de faire des journées de \$300.

L'ami.—Comment vous y prenez-vous pour déterrer cet or ? Est-ce avec un pic ?

L'aventurier.—Avec cinq piques.

—Allons, comment t'arraches-tu ?

—Mal ; je viens de faire une fête qui m'a coûté \$50. Un animal de garçon de recettes a profité du temps que j'étais ivre pour me collecter un compte d'épicerie.

—Vous apprendrez, monsieur, que je suis né gentilhomme.

—Ce n'est pas comme moi, je suis né bébé.

Patient, (crainitif).—Docteur, qu'est-ce qu'il faut prendre pour la diphtérie ?

Le docteur.—Hein ! Est-ce que vous avez la diphtérie ?

Le patient.—Non ; mais c'est en tout cas.

Le docteur.—Bien ! Prenez, pour commencer, la diphtérie, et puis je vous prescrirai le restant après cela.

La petite Berthe.—Maman, j'ai faim : donne-moi donc à manger !

La mère, (impatiente).—Tiens, voilà un gâteau, et n'ouvre plus la bouche.

Le trou de la serrure, (à son maître).—D'où pouvez-vous venir à 4 heures du matin ?

Le propriétaire.—Dis moi (hic) où tu es ; et je vais (hic) tout te conter.

UNE TRAGÉDIE D'AUTOMNE

THEATRE ROYAL



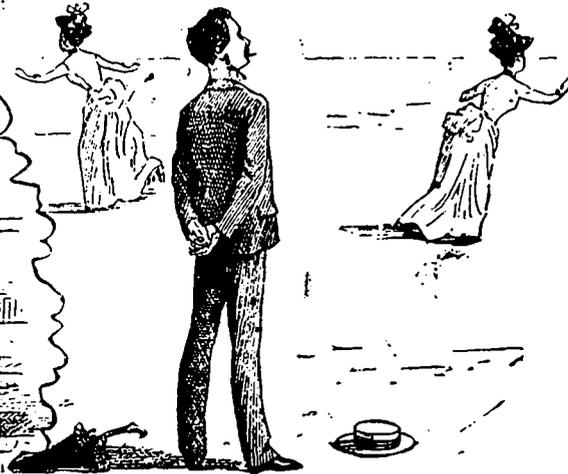
I
—Hélène, montons une seie à ton petit frère Alfred. Embrassons-le pour le réveiller.



II
—Tiens toi prête. Lorsque je lui ôterai son chapeau, nous prendrons chacun une joue.



III
Mais il ne dormait pas.



IV
Et ce n'était pas Alfred.

AMOUR D'ENFANCE

EN HUIT SONNETS

I

J'avais douze ans, j'étais joyeux et j'étais rose
Et blond comme le grain qu'a mûri le soleil
Et vif comme l'oiseau qui chante à son réveil
Sur le rameau flexible où son vol se repose.

Je n'imaginai pas que le souci morose
De son obsession pût troubler mon sommeil ;
Avec une âme blanche, avec un cœur vermeil,
J'allais, me récréant, léger, de chose en chose.

Pour moi, que n'avaient pas effleuré les douleurs,
Vivre c'était, voguant sur un radeau de fleurs,
M'abandonner au fil d'une onde toute pure.

En vérité, j'étais un enfant bien heureux
Quand m'apparut, un jour, la charmante figure,
Dont, instantanément, je devins amoureux.

II

Je l'aimais follement, la jeune demoiselle
Qui, le jeudi, venait au collège, où j'étais,
Pour voir son jeune frère avec qui je sautais
Et faisais mille jeux, uniquement pour elle.

Sitôt qu'elle arrivait, droite, mignonne, belle
Et svelte, dans la cour, soudain je m'arrêtai.
Extasié, troublé, parce que je sentais
Dans mes veines passer une chaleur mortelle.

Tranquille, à son côté, lui, mordait un gâteau ;
Farouche, intimidé, le cœur dans un étai,
Moi, je me repaissais d'une autre nourriture.

N'en riez pas, allez ! c'était un fier amour
Que cet amour d'enfant. Oh ! l'étrange torture !
A me la rappeler mon sang ne fait qu'un tour.

III

Quand la cloche sonnait la rentrée en étude
Ce m'était, à coup sûr, un grand soulagement :
Là je trouvais ce calme et cet apaisement
Qui font à l'âme en peine aimer la solitude.

Là je ressentais bien ma chère servitude,
Les yeux, dans le lexique ou dans le rudiment,
Cherchaient les mots, l'esprit évoquait constamment
La gracieuse image en sa noble attitude.

Et, lorsque, nous roulant dans son doux manteau noir,
La nuit, la bonne nuit nous ouvrait le dortoir,
Je m'endormais, ayant pour unique pensée,

Tel qu'un ange, aux accords des harpes de Sion,
De mener une vie entièrement passée
Davant elle, à genoux, en adoration.

IV

Alors, je rêvais d'elle. En mon bienheureux sommeil
Je n'étais plus ce peu qu'on appelle un enfant.
Audacieux, j'allais superbe et triomphant,
Parce que j'étais grand, parce que j'étais homme.

J'étais un de ces hauts potentats qu'on renomme.
Un consul, un satrape, un émir, un infant,
Un rajah combattant sur un vaste éléphant,
Un rude dictateur des anciens temps de Rome.

Plus puissant qu'Alexandre et les douze Césars,
Renversant, brisant tout du timon de mes chars,
J'assiégeais mon idole en une citadelle :

Et rien ne résistait à mes efforts géants.
Vainqueur, je l'emportais, sur une caravelle,
Dans une île déserte au fond des océans.

V

Et constamment, ainsi, mon âme tributaire,
Surprise au guet-apens de son destin moqueur,
Se laissait aller toute au sentiment vainqueur
Dont absolument rien ne le pouvait distraire.

C'est souffrir doublement que souffrir solitaire.
Souvent, en confiant ce qu'on a dans le cœur,
On augmente sa joie, on réduit sa rancœur ;
C'est pourquoi les amants ne savent pas se taire.

Candide, j'avais foi dans la sainte amitié.
Hélas ! j'en ai, depuis, rabattu de moitié.
Aussi, pour confident je pris mon camarade.

On a de ces moments où l'on crie au secours !
Puis je croyais à lui comme Oreste à Pylade.
Il était mon ami, je lui dis mes amours.

VI

C'est qu'à la fin, aussi, ma pauvre âme était lasse
De porter toute seule un si pesant fardeau.
Le bruit s'en répandit plus promptement que l'eau
Ne s'échappe des flancs d'une urne que l'on casse.

Ce fut l'annussumment de toute notre classe.
Il me fallut souffrir les brocards du troupeau,
Ses lazis plus tranchants que lame de couteau :
Je subis ces affronts, muet, la tête basse.

J'appris cruellement qu'on doit être discret.
Le moyen, après tout, de garder son secret
Quand le trop-plein du cœur déborde sur les lèvres !

Bientôt, de toutes parts, vingt gamins en rumeur
Me coururent dessus, faisant des bonds de chèvre
Et devant moi poussaient une horrible clameur.

VII

"Cet âge est sans pitié." Notre grand la Fontaine
L'a dit excellentement, entre autres vérités :
Il advient que, parfois, il a de ces gaités
Qui, pour le plus souvent, ressemblent à la haine.

Se tenant par la main, chantant à perdre haleine,
Dansant autour de moi, par la ronde emportés,
Ils raillaient. Seul contre eux, en dans indomptés,
Vaillant, je me ruais et je rompais leur chaîne.

Mais, déchiré, meurtri, par le nombre vaincu,
Ainsi qu'un paladin tombé sur son écuyer,
Je me pris à pleurer... ils se prirent à rire.

Un vieux maître observait, silencieux, pensif.
D'un geste il dispersa cette horde en délire,
Puis il me dit tout bas : "Pleure, amoureux naïf."

VIII

"Pleure ! Aussi bien, pleurer c'est chose salutaire,
Et sache-le, toujours un noble dévouement
En quelque Golgotha trouve un crucifiement
Après avoir trahi sa croix sur un calvaire."

Trois jours sont pour l'enfance un terme séculaire :
On oublie. Dès lors j'aimai secrètement
Et je tins clos en moi ce chaste sentiment
Comme un objet béni dans l'or d'un reliquaire.

Ils avaient, les méchants, déchiqueté la fleur ;
Mais elle avait gardé son foyer de chaleur,
Sa sève, sa racine ; or, du jet de ses branches

L'humble et petite plante eut bientôt dépassé
Le chêne des forêts. On dirait que tu penches
Encore sur mon front, arbre de mon passé !

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

TROISIÈME PARTIE

VI

(Suite.)

—A quoi bon s'occuper de l'avenir, lorsque le présent est agréable ? Quant à cette mort ignominieuse dont tu parles, matelot, ne crains rien. Nous nous battons si bien sur la brèche, que les Espagnols seront trop heureux de nous tuer, et qu'ils ne songeront pas à nous faire prisonniers... Un troisième artilleur qui s'avance... Il faut qu'il ait du cœur, celui-là. Aussi vais-je le traiter en homme qu'on estime... Vois, il est tombé comme frappé par la foudre... Je l'ai visé à la tempe.

La chute des trois artilleurs produisit une vive impression sur leurs camarades ; une certaine hésitation se manifesta parmi eux.

En ce moment, les soldats postés dans les maisons voisines et dans le clocher de la cathédrale ouvrirent un feu si vif sur les deux aventuriers, que Laurent et le chevalier, quelque bien retranchés qu'ils fussent, eurent, le premier son chapeau, le second son pourpoint, percés par plusieurs balles.

—Diable ! s'écria Laurent, on dirait que ces damnés osent viser en tirant. Allons matelot, hardi !... Que chacun de nos coups porte !...

C'était un singulier et saisissant spectacle que celui de ces deux hommes tenant tête à une ville entière !... Quant à Fleur-des-Bois, retirée dans un des angles de l'appartement, elle chargeait les pistolets de Laurent et du chevalier, pendant que ceux-ci se servaient de leurs carabines. De cette façon, le feu était assez suivi.

Durant vingt minutes, la fusillade continua de part et d'autre avec un acharnement remarquable.

Laurent s'était peu à peu enivré à l'odeur de la poudre, à la vue des Espagnols tombant sous les balles de sa carabine : les yeux illuminés de leurs sinistres, les narines gonflées, les cheveux en désordre, il résistait avec peine à la tentation qu'il éprouvait de descendre sur la place et de jouer du coutelas.

Quant à de Morvan, son air soucieux, grave et recueilli, prouvait qu'il combattait seulement par devoir, mais qu'en lui était morte toute espérance.

Depuis vingt minutes que le combat s'était régularisé, les deux compagnons d'armes n'avaient pas échangé une seule parole ; ce fut de Morvan qui, le premier, rompit le silence.

—Matelot, dit-il, il ne me reste plus que de quoi recharger deux fois mon mousquet ; donne-moi vite de la poudre et des balles !

—J'en suis à ma dernière cartouche, lui répondit Laurent. Holà ! Fleur-des-Bois, qu'as-tu encore en fait de munitions ?

—Ma corne est vide, Laurent !

—Malédiction !... Eh bien ! non... tant mieux !... Voilà assez longtemps que, sans oser y céder, dans la crainte de vous compromettre, je brûle du désir d'en venir à l'arme blanche. Allons, ouvrons la porte, et engageons le combat corps à corps. Le peu de largeur de l'escalier nous permettra de nous défendre avec avantage, et de massacrer chacun au moins une dizaine d'hidalgos... En avant, matelot !

Déjà Laurent se dirigeait vers la porte de sortie, lorsque de Morvan le retint par le bras.

—Arrête ! lui dit-il vivement. Entends-tu cette trompette ? Vois, le feu cesse... Merci, mon Dieu ! Les Espagnols, désespérant de nous vaincre, veulent sans doute entrer en pourparlers avec nous et nous offrir des conditions.

—Les Espagnols consentir à une capitulation lorsqu'ils nous tiennent en leur pouvoir ! Je ne croirai jamais à cela ! Oui, pourtant, tu as raison, matelot. C'est bien une trêve qu'ils nous proposent. Voilà un sergent qui s'avance vers nous, un drapeau blanc à la main : il est plus pâle que le drapeau qu'il porte, ce sergent. Au fait, il doit s'attendre à être criblé de balles ! c'est un brave homme ; je vais lui jeter ma bourse.

—Que dit-il matelot ? demanda avec vivacité de Morvan en entendant le sergent élever la voix.

—Il nous propose un quart d'heure de trêve pour ramasser les morts. Cette œuvre cache un piège, sans doute. Que nous importe ! Nous n'avons qu'à gagner à une suspension des hostilités. Quelques minutes de repos nous rendront nos forces. Nous acceptons, n'est-ce pas ?

—Oui, matelot, et même avec empressement. Tu sais le proverbe : " Qui a terme a vie. "

—Ce proverbe n'a pas empêché saint Laurent, quoiqu'il fût brûlé à petit feu, de mourir à la fin sur le gril. Un délai pour nous est une prolongation d'agonie. Laisse-moi répondre.

Laurent, après avoir écarté de son bras nerveux les meubles amoncelés par de Morvan devant la fenêtre du milieu de l'appartement, s'élança sur le balcon.

À l'apparition du boucanier, qui, le regard fier et dédaigneux, la tête orgueilleusement rejetée en arrière, se mit à toiser avec mépris les soldats espagnols embusqués dans les maisons voisines, un murmure d'admiration involontaire et de crainte s'éleva parmi les ennemis : un grand silence se fit.

—Sergent, dit Laurent d'une voix qui retentit clair et vibrante jusqu'à l'extrémité de la place de la cathédrale, nous n'avons, mes compagnons et moi, que faire de la trêve que les chefs t'envoient nous proposer. Grâce à votre insigne maladresse, pas un de nous n'a même été effleuré par une balle ! Toutefois, pour détruire les calomnies répandues sur votre compte, et vous montrer que nous ne sommes pas des tigres sans pitié, ainsi qu'on le prétend, nous consentons à vous accorder la cessation momentanée des hostilités, que vous implorez !

Je m'engage sur l'honneur de mon nom, — je suis le capitaine Laurent, — à ne pas recommencer le combat avant un quart d'heure. Hâtez-vous de ramasser vos blessés et vos morts ! car une fois ce délai expiré, je vous avertis, si vous vous n'avez pas mis bas les armes, que mes compagnons et moi nous vous traquerons sans pitié. Inutile d'ajouter que si vous tentez de profiter de la trêve que notre générosité vous accorde, pour nous ménager quelque odieuse trahison, nous tirerons de vous une éclatante vengeance. J'ai dit.

Les Espagnols en apprenant que c'était Laurent qui commandait la prétendue garnison retranchée dans la maison du comte de Monterey, éprouvèrent une terreur profonde. Les deux hommes qui faisaient trembler les Amériques s'appelaient de Montbars et Laurent.

—Ma foi, matelot, dit le flibustier en abandonnant le balcon, si je disposais en ce moment du quart seulement de l'équipage de notre frégate, avant une demi-heure d'ici je verrais la ville de Grenade à mes genoux !...

À peine le flibustier eut-il jeté un coup d'œil sur la place, qu'il abandonna son poste, et, s'élançant au milieu de l'appartement :

—Fleur-des-Bois, s'écria-t-il, tu es trop belle pour mourir... Je ne veux pas que tu meures... Pour la première fois depuis quinze ans, j'ai invoqué Dieu, et Dieu, dans sa miséricorde infinie, a écouté ma prière... Je viens d'entrevoir un moyen de salut...

VII

L'esprit si inventif, si lucide et si plein de ressources du beau Laurent inspirait une telle confiance à de Morvan et à Fleur-des-Bois, qu'en entendant le flibustier émettre cette simple espérance, ils se regardèrent comme hors de danger.

—Que faut-il faire, matelot ? demanda le chevalier.

—Approche toi du balcon et regarde ce qui se passe. Que vois-tu ?

—Je vois un magnifique et massif carrosse découvert, attelé de deux mules richement harnachées. Dans ce carrosse se trouve un prêtre revêtu de ses habits pontificaux.

—Et que fait la foule ?

—La foule, ou du moins les soldats qui, depuis la suspension des hostilités, sont descendus sur la place, s'agenouille dévotement et inclinent humblement leurs fronts vers la terre !

Le prêtre porte le viatique à un mourant ! Les Espagnols, c'est une justice que d'aujourd'hui seulement je me plais à leur rendre, poussent jusqu'à l'héroïsme leur respect pour la religion... Dix canons chargés à mitraille vomiraient la mort sur cette foule agenouillée, que pas une personne, tant que ce carrosse resterait à la portée de sa vue, tant qu'elle entendrait le son de la clochette qui l'accompagne, ne songerait à se lever et à prendre la fuite ! L'homme n'est fort qui par ses croyances !...

—Mais Laurent à quoi bon ces explications ! Le quart d'heure de la trêve convenu s'écoule avec une effrayante rapidité, et nos munitions sont épuisées !

—Il faut pourtant attendre encore. Une fois le moment d'agir venu, ce moment n'eût-il que la durée d'une éclair, je saurai le saisir ! Ah ! voici le carrosse qui s'arrête... le prêtre descend... les soldats présentent les armes...

—C'est vers le colonel, atteint par ton mousquet, que se dirige le ministre de Dieu ! Il se penche sur lui... il lève les mains pour le bénir et pour l'absoudre. Le voici qui lui présente la sainte hostie...

—Oui, mais trop tard, le colonel est mort !

—C'est vrai. Le prêtre remonte dans son carrosse.

—Matelot ! voici la seconde qui va décider de notre salut ou de notre mort : descendons.

Laurent jeta son fusil en bandoulière, prit un pistolet dans sa main gauche, puis, mettant un genou à terre devant Fleur-des-Bois : ma bien-aimée Jeanne, lui dit-il, confie-toi à mon amour.

Alors, et sans attendre de réponse, le beau Laurent passa son bras gauche autour de la taille de la jeune fille, l'enleva de terre, et se tourna vers de Morvan :

—Allons, matelot, précède-nous, lui dit-il ; descends vivement l'escalier et va retirer les chaînes qui ferment les portes de sortie.

Une fois que le beau Laurent, toujours chargé de Fleur-des-Bois, eut atteint l'extrémité du corridor donnant sur la rue, il entrebâilla doucement la porte, et baissant la voix :

—Chevalier, dit-il, imite-moi dans tout ce que tu me verras faire.

Quelques secondes s'écoulèrent dans un profond silence. Tout d'un coup Laurent ouvrit brusquement la porte. Le carrosse du Saint-Sacrement passait juste devant la maison du comte de Monterey.

—En avant, matelot ! dit Laurent.

Le flibustier, s'élançant avec une souplesse de léopard, vint tomber à un pas du carrosse ; s'appuyant alors sur le marchepied, il entra dans le massif véhicule, et s'assit aux côtés du prêtre ; de Morvan prenait place presque au même instant sur la banquette opposée.

Cette action s'était passée si rapidement, qu'avant qu'aucun des soldats agenouillés eût pu s'apercevoir de cette profanation, et surtout s'y opposer, le hardi flibustier avait trouvé le temps de dire à haute voix au prêtre :

Mon père, je suis le capitaine Laurent ! Conduisez-moi à Santa-Engracia, ou vous êtes mort ! . . .

La stupéfaction, mieux encore la consternation de la foule fut telle, qu'elle resta immobile et silencieuse. Jamais un cas semblable ne s'était présenté ; les soldats ne savaient quelle conduite tenir.

—Une minute de retard, d'hésitation, et c'en était fait des aventuriers.

—Mon père, je me nomme, je vous le répète, le capitaine Laurent ! reprit froidement et très-vite le flibustier en armant son pistolet.

Le prêtre tremblait de tous ses membres. Toutefois, l'instinct de la conservation lui donna la force de crier au cocher monté sur une des mules :

—A Santa-Engracia !

La voiture tourna lentement dans cette nouvelle direction : la foule frémissait, mais n'osant opposer une profanation à un sacrilège, elle restait immobile ; tous les spectateurs de cette scène étrange comprenaient qu'à la moindre opposition, le terrible capitaine Laurent accomplirait sa menace.

Ce fut un spectacle bizarre, inouï, merveilleux, que de voir une ville espagnole entière forcée de s'incliner et de s'agenouiller devant deux flibustiers que naguère elle tenait en sa puissance ! Le beau Laurent et le chevalier, la tête nue, le chapeau à la main, ne songeaient pas, du reste, à abuser de leur position : leur contenance était d'une humilité toute chrétienne - rien en eux ne décelait la joie et l'orgueil du triomphe.

Le cocher, chargé de conduire les mules, jugeant, vu la gravité des circonstances, qu'il pouvait déroger à la majestueuse et solennelle lenteur commandée par l'usage, avait communiqué une allure tout à fait insolite à son attelage : un quart d'heure suffit aux deux aventuriers pour atteindre le faubourg Santa-Engracia.

—Matelot ! s'écria de Morvan joyeux, j'aperçois nos embarcations qui reviennent à toutes rames. . . Nos compagnons accourent à notre secours. . . Nous sommes sauvés ! . . .

Comme aucun Grenadin n'avait osé suivre le carrosse, le chevalier et son matelot purent mettre pied à terre sans courir aucun danger : du reste, presque au même instant les embarcations abordaient.

A la vue de leur chef descendant du carrosse du Saint-Sacrement, les flibustiers comprirent tout de suite la ruse qu'il avait employée pour échapper aux Espagnols, et ils éclatèrent en cris frénétiques et joyeux.

—Bien, mes amis, échauffez-vous, murmura Laurent, votre enthousiasme ne sera pas perdu. . . Je saurai l'utiliser tout à l'heure.

Frères de la côte ! reprit-il, j'ai à m'accuser devant vous d'avoir eu une trop bonne opinion de la valeur espagnole. Je vous ai fait descendre nuitamment à terre, comme des voleurs, au lieu de vous conduire galamment à la bataille. Vous avez vu pourtant une demi-heure à la garnison entière de la ville. . . Réparons par un éclatant fait d'armes notre erreur. . . Grenade regorge de richesses. . . Nous serions à tout jamais déshonorés si nous nous contentions du maigre bu-

tin emporté par nos canots. . . Nos frères de l'île de la Tortue nous traiteraient de mendiants. . . En avant, mes amis ! rentrons dans Grenade !

De tout le discours de leur chef, une seule chose ressortait pour les flibustiers, mais elle suffisait à exciter au dernier degré leur enthousiasme ; c'est-à-dire qu'ils allaient centupler leur butin. Aussi un cri unanime et spontané de : " Marchons ! " partit de toutes les bouches.

En moins de cinq minutes les rangs furent formés, et la colonne se mit en mouvement.

A l'extrémité du faubourg de Santa-Engracia, les flibustiers rencontrèrent un corps de troupes composé d'environ deux cents Espagnols.

—Amis, dit Laurent à ses flibustiers, c'est à peine si vous avez chacun deux hommes à tuer ! Dépêchez-vous de terminer cette besogne. Cette escarmouche est si insignifiante que je n'y prendrai même pas part. Je vous laisse libre de vos mouvements.

La fusillade commença aussitôt. Dix minutes plus tard, des deux cents Espagnols, il ne restait que quinze soldats valides.

Tous les autres étaient morts ou grièvement blessés. Les boucaniers n'avaient à regretter la perte que d'un seul des leurs. On se remit en route.

Cette fois les boucaniers parvinrent jusqu'à la place de la Cathédrale sans rencontrer aucune résistance ; les habitants de la ville, frappés de frayeur, se sauvaient de tous côtés.

Laurent riait de bon cœur.

—Mes amis, dit-il à ses flibustiers, il nous faut à présent aller rendre grâces à Dieu de notre victoire et chanter un *Te Deum*. Que trente d'entre vous restent, pour surcroît de précaution, rangés en bataille. Quant à piller les maisons, cela est parfaitement inutile ; je me charge de faire venir à nous d'eux mêmes l'or et l'argent.

VIII

Un quart d'heure après la rentrée des flibustiers dans Grenade, les cloches de la cathédrale sonnaient à toute volée, et les habitants de la ville, quoiqu'en proie à une terreur folle, s'empressaient d'obéir à cet appel.

Bientôt l'église se trouva envahie par une foule nombreuse, morne et désolée.

Le *Te Deum*, ordonné par Laurent, fut chanté au silence des assistants. Quelques négociants espagnols seulement, craignant d'encourir la colère de leurs vainqueurs, mêlèrent leurs voix à celle des prêtres.

Du reste, il fallait l'audace de Laurent pour oser réunir les Grenadins dans une église pillée quelques heures auparavant par ses flibustiers, et qui offrirait à la vue indignée des fidèles les traces toutes récentes de la profanation qu'elle avait subie.

Le *Te Deum* achevé, un prédicateur monta en chaire et apprit aux habitants, avec une émotion profonde, que les flibustiers exigeaient une somme de cinq cent mille piastres (un peu plus de deux millions cinq cent mille francs de notre monnaie) pour la rançon de la ville ; qu'à défaut de ce paiement ils incendieraient Grenade et massacreraient tous ceux qui leur tomberaient entre les mains. Le prédicateur conclut en suppliant les fidèles de se soumettre à cette exigence. Laurent accordait un délai de deux heures pour réunir cette énorme rançon !

On a beau se rappeler aujourd'hui la merveilleuse audace des flibustiers, leur indomptable courage, la fascination irrésistible qu'ils exercent sur leurs ennemis, on ne comprend pas comment une ville de douze mille âmes put courber ainsi la tête devant une poignée

d'aventuriers ! Il ne faut pas oublier, toutefois, que le beau Laurent les commandait, et que la présence du célèbre et redouté capitaine valait à elle seule une armée.

Pendant que le chants du clergé espagnol éclataient graves, majestueux et sonores, au milieu du silence de la foule, Fleur-des-Bois, agenouillée au pied d'un pilier placé dans l'ombre, priait avec ferveur.

La pauvre Jeanne, à partir de l'instant où, n'ayant plus à craindre pour sa vie, elle s'était trouvée face à face avec sa pensée, était tombée dans un découragement profond.

La tête enveloppée dans une mantille noire qui cachait ses traits, une femme espagnole, agenouillée près de Fleur-des-Bois, paraissait observer avec un vif intérêt les moindres mouvements de la jeune fille.

—Jeanne, dit bientôt l'inconnue en se rapprochant d'elle, il ne faut point te laisser aller ainsi à la douleur ! Du courage, mon amie ! Le chevalier de Morvan n'est pas digne de toi !

Au nom de de Morvan, Fleur-des-Bois tressaillit.

—Qui es-tu donc ? dit-elle à la femme voilée. Comment as-tu pu deviner ce qui se passe dans mon cœur-

—Pauvre fille ! répondit la femme voilée avec un accent de pitié sincère, je comprends combien est violente la passion qui te domine, combien sont cruelles les tortures que tu endures ! . . . Veux-tu que nous sortions de l'église, Jeanne ? C'est commettre une impiété que de parier ici le langage des passions humaines.

—Oui, sortons, dit Jeanne ; je veux savoir et qui tu es et comment il se fait que tu connais mon chevalier Louis.

—L'inconnue se leva aussitôt, et, ramenant avec soin les doubles plis de sa mantille sur son visage, elle glissa silencieuse et légère à travers la foule. Fleur-des-Bois la suivit.

Arrivée devant une petite maison d'assez modeste apparence, elle s'arrêta, et, retirant une clef cachée dans sa mantille, elle ouvrit la porte et fit signe à Jeanne de passer devant elle : la boucanière obéit.

La femme voilée referma la porte à double tour et entra dans une pièce assez mal meublée, située au rez-de-chaussée.

—Assieds-toi, Jeanne, et causons, dit-elle, en indiquant à Fleur-des-Bois, par un signe de tête, un vieux fauteuil placé contre le mur.

Fleur-des-Bois poussa un cri d'étonnement, presque d'effroi : elle se trouva devant Nativia.

Un assez long silence régna entre les deux femmes : ce fut la fille du comte de Monterey qui le rompit la première.

—Jeanne, dit-elle, écoute-moi avec attention ; mes paroles sont sérieuses : jamais occasion semblable d'être heureuse ne se représentera plus pour toi ! . . .

L'Espagnole se recueillit un moment, puis reprit d'une voix douce et affectueuse :

—Ma pauvre Jeanne, tu es d'une condition trop infime pour pouvoir lutter contre moi ! Le parti le plus sage que tu as à prendre est de mériter, par une soumission absolue et sans bornes, mes bontés et mes bienfaits. Ta candeur m'intéresse : je te le répète, je te veux du bien.

Quelle est ta position dans le monde ! celle d'une femme perdue, d'une malheureuse que le premier vent a le droit d'insulter, — en supposant toutefois que l'outrage puisse arriver jusqu'à toi, — celle d'une pauvre fille qui doit acheter son pain quotidien au prix d'humiliations sans cesse renaissantes ! Voilà quelle est ta position : elle est affreuse ! Eh bien ! si tu consens, comme je n'en doute pas, à renoncer à ta vie errante et misérable, à rester avec

moi, je te donnerai une des premières places parmi les femmes de ma maison ! Tu auras une livrée, du bien-être, de l'or !... Plus tard, si ta conduite répond à mon attente, quand tu auras acquis les connaissances nécessaires à ta nouvelle condition, je te prendrai pour première camarera... Je te marierai, en te dotant, à l'un des serviteurs de mon père. Vois quel bel avenir ! Tu acceptes, n'est-ce pas ?

À mesure que Nativa parlait, Fleur-des-Bois, quoiqu'elle ne comprit pas complètement la fille du comte de Monterey, sentait le sang lui monter au visage, l'indignation au cœur. Ce langage blessant, si nouveau pour elle, lui révélait un sentiment dont jamais encore elle n'avait subi les atteintes : l'orgueil.

Pendant elle laissa poursuivre sa rivale sans l'interrompre. Une fois que Nativa eut cessé de parler, elle se leva vivement de son fauteuil, et la tête haute, la contenance assurée, le regard fier :

— Senorita, lui dit-elle, vous ignorez qui je suis !... Autrement vous n'auriez jamais osé vous exprimer comme vous l'avez fait !... Vous prétendez que ma position dans le monde est affreuse : que le premier venu a le droit de m'insulter ; que ma vie errante est misérable ! Sachez, senorita, que parmi ces flibustiers de Saint-Domingue, devant qui vous tremblez tous, lâches Espagnols que vous êtes, il n'y en a pas un qui, pour satisfaire un de mes caprices, un de mes desirs, hésiterait à jurer sa vie ? Tout le monde m'aime et me respecte... on mendie mes sourires !... Sachez que si une insulte m'était adressée, cent bras se lèveraient à l'instant pour punir le coupable !... Vous vous croyez une grande dame, parce que vous nourrissez à votre solde quelques pauvres créatures abandonnées, des espèces d'esclaves !... Belle puissance, vraiment, que la vôtre ! Comparez-la donc un peu à la mienne !... La grande dame, c'est moi ; la créature de rien, c'est vous !

Fleur-des-Bois, le teint animé d'une délicate rougeur, les yeux brillants d'un éclat qui donnait à sa douce physionomie une expression de vivacité adorable, était si divinement belle, que Nativa ne put retenir une sourde exclamation de haine et de colère.

— Prends garde ! Jeanne, lui dit-elle en la saisissant par le bras. Tu ne connais pas les Espagnols ! Enfant, réfléchis encore ! Tu vois que je te prie. Oui, j'ai voulu te tromper, j'en conviens. Ce n'est pas l'intérêt que tu m'inspires qui m'a portée à t'offrir ma protection. Je serai franche avec toi. Ce que je veux, c'est que tu ne retournes pas à Saint-Domingue. Mets un prix à ton obéissance, et quel que élevé qu'il soit, je l'accepterai !

— Comme vous l'aimez ! dit lentement Jeanne. Ah ! votre conversation m'a bien fait souffrir. Pour la dernière fois, adieu !

Fleur-des-Bois se dirigea vers la porte, mais Nativa, se jetant devant elle, se jetant devant elle, lui barra le passage.

— Ah ! tu oses résister, dit-elle : tant pis pour toi ! Tu me contrains à employer la force... soit... je ne reculerai pas. Holà ! Juanito, Pepe, Canelo, venez !

Aux cris de Nativa, quatre nègres sortirent du corridor et accoururent : ces esclaves étaient armés de leurs machetes, ou coutelas.

Élevé dans le danger, Fleur-des-Bois n'avait de la femme que la délicatesse, la grâce et la grâce et la beauté : elle était homme par le cœur, par la bravoure ; l'apparition des esclaves armés ne l'intimida pas.

— Nativa, dit-elle, en employant le tutoiement, j'aime à croire, pour toi, que ton intention n'est pas de me faire assassiner ?

— Si tu consens enfin à m'obéir, tu n'as rien à craindre. Si tu essaies de résister, je te le

répète, je ne reculerai devant aucun moyen...

— Pas même devant un crime, Nativa ?

— Pas même devant un crime ! répéta l'Espagnole, après avoir hésité.

— Oh ! s'écria Fleur-des-Bois, avec une joie véritable, combien ton emportement, ta cruauté et ta trahison me rendent heureuse ! Ne comprends-tu pas qu'en ce moment tu creuses un abîme entre de Morvan et toi ?... Mon chevalier est trop juste, trop bon, trop loyal pour ne pas te detester ou du moins te mépriser quand il apprendra ta conduite à mon égard. À quoi donc sert l'éducation, si toi, riche enfant des villes, tu ne sais pas mieux agir dans l'intérêt de ton bonheur ?

— Que m'importe l'amour du chevalier de Morvan ! s'écria Nativa exaspérée par le calme de Fleur-des-Bois ; ce que je veux, c'est que jamais tu ne revoies la terre de Saint-Domingue, que Laurent n'entende plus parler de toi !

— Que dis-tu ? Je cesse de te comprendre, reprit Jeanne avec un étonnement extrême : n'est-ce donc pas pour me séparer de mon chevalier Louis, que tu essaies de me retenir ? Quoi ! c'est le beau Laurent que tu aimes ?

— Laurent ! s'écria Nativa d'une voix frémissante et se laissant emporter par la passion. Oh ! je le hais de toute la force de mon âme, de toute la grandeur de mon humiliation !... Mon esprit est dominé par une seule pensée, la vengeance !... Laurent obéissant à ses instincts grossiers, méconnaissant mon dévouement, indigne de la réhabilitation que je lui offrais, a tourné ses regards vers toi !... Voilà pourquoi je te traite en ennemie !... C'est Laurent que je frappe en ta personne !...

— Pauvre Nativa ! dit Fleur-des-Bois, avec un accent de compassion sincère, et de véritable pitié, qui atteignit la fière Espagnole en plein dans son orgueil, comme tu dois souffrir !...

Une seconde fois elle se dirigea vers la porte de sortie.

Une seconde fois, l'Espagnole se plaça devant elle et lui barra le passage.

— Senorita, lui dit Fleur-des-Bois, tu as vu tout à l'heure combien la présence de tes esclaves m'a peu épouvané ; à quoi bon vouloir essayer de nouveau de m'effrayer ? Si Laurent te criait : Nativa, viens à moi, je t'aime ! et qu'une troupe d'hommes armés te séparât de ton amant, tu n'hésiterais pas, pour le rejoindre, à passer outre, dût ton imprudence te coûter la vie ? Eh bien ! moi, je suis persuadé que mon chevalier Louis finira par me rendre justice, par reconnaître combien je vaudrais mieux que toi, et par me donner son cœur. Tu conçois alors que rien ne pourra m'arrêter, excepté la mort !... N'oublie pas enfin que je suis armée. Ma carabine n'est pas dans mes mains un jouet inutile.

Nativa, au lieu de répondre à Fleur-des-Bois, se contenta de dire :

— Esclaves, si la femme hérétique, si la flibustière tente de gagner la rue, tuez-la à coups de machetes. En retour de votre obéissance à mes ordres, je vous rendrai votre liberté, et je donnerai à chacun de vous deux onces d'or et un tonneau d'*aguardiente*.

Un grognement joyeux, assez semblable à celui que fait entendre l'ours affamé lorsqu'on lui jette une proie fut la réponse.

— Tu entends, dit l'Espagnole en se retournant vers sa prisonnière. Essaie à présent, si tu l'oses, de me braver. Des esclaves, pour de l'or, de l'*aguardiente* et leur liberté, massacreraient sans hésiter leurs jeunes enfants, leur vieux père.

— Nativa, répondit doucement la pauvre Jeanne, je ne t'aurais jamais crue capable d'une aussi vilaine action. C'est la colère qui te conseille : j'espère qu'un peu de réflexion le rendra à de meilleurs sentiments. Le signal

du rembarquement n'est pas encore donné, je puis attendre !

Fleur-des-Bois se retira alors dans un des angles de la chambre, e, s'appuyant sur sa carabine, resta immobile et debout, prête à tout événement.

La contenance de la jeune fille décelait plus de résignation et de tristesse que d'effroi ; elle plaignait Nativa, et réfléchissait avec amertume aux effets déplorables, et si nouveaux pour elles, que produisent certaines passions humaines vivement excitées.

Pendant que Fleur-des-Bois était ainsi menacée dans sa liberté et son existence, le *Te Deum* chanté dans la cathédrale s'achevait sans obstacle.

Aucune tentative de soulèvement ou de rébellion de la part des Espagnols n'avait entravé la célébration de la cérémonie.

— Matelot, dit à voix basse le beau Laurent au chevalier, notre revanche sur l'ennemi ne me paraît pas assez complète. L'honneur de ce *Te Deum* revient aussi bien à l'équipage qu'à nous ; il faut à tout prix, notre position de chefs l'exige, que nous nous signalions d'un façon toute particulière et nous exposant à un danger que nos hommes n'auront pas couru. N'as-tu pas couru une idée ?

— Ma foi, non ! matelot. La ville épouvanlée tremble devant nous : quel danger affronter, à moins d'exaspérer les Espagnols par un acte odieux, abominable, que je n'entrevois même pas, et dont je te suis incapable, la pensée s'en présentât-elle à ton esprit ?

— Parbleu ! matelot, ta réflexion me fait trouver ce que je cherchais. J'ai mon plan. Inutile de te demander si tu comptes t'associer à cette témérité, n'est-ce pas ?

— Certes, si ce plan est honorable.

— Oh ! quant à cela, répondit le beau Laurent en souriant et sans songer à prendre en mauvaise part le doute émis par le chevalier, doute malheureusement trop motivé par les antécédents du flibustier ; oh ! quant à cela, ne crains rien... Je suis depuis quelque temps en veine de vertu... La réalisation de mon idée ne peut être préjudiciable qu'à nous ; elle ne coûtera ni une goutte de sang ni un écu à nos ennemis.

— Quelle est cette idée, Laurent ?

— La plus logique et la plus simple de toutes ; elle ressort de notre position même. Cette nuit, nous avons été traqués comme des bêtes féroces, et ce matin forcés de fuir. À présent que nous sommes vainqueurs, il me semble que nous devons exiger une réparation, et que nous méritons bien les honneurs d'un triomphe.

— Je ne te comprends pas : explique-toi.

— Inutile. Je me déclare satisfait de mon plan. Cela doit te suffire.

Le beau Laurent, laissant le chevalier, alla parler à l'un des plus riches Espagnols de Grenade, que les flibustiers, en attendant le paiement des cinq cent mille piastres, retenaient en otage avec plusieurs de ces compagnons.

Le chevalier, qui suivait des yeux tous les mouvements de son associé, remarqua l'étonnement produit, la stupefaction que montra l'Espagnol, après que Laurent lui eut dit quelques mots ; puis, il vit les rangs des flibustiers s'ouvrir et donner passages au prisonnier, qui s'éloigna à grands pas.

Un quart d'heure plus tard, les fanfares d'une musique militaire qui retentirent soudainement dans une des rues aboutissant à la place, causèrent une surprise générale et attirèrent l'attention de chacun : au premier moment, les flibustiers crurent à une reprise des hostilités et préparèrent leur armes.

(A suivre)

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

— LISBZ —

La Presse

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal,

SEULEMENT \$2.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Novembre

16,223 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.



MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
 GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
 GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
 GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
 GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le Sirop de Chloral Inaltéral de Gray.

Le Sirop d'Iodure de Quinine de Gray.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er Novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

LE SAMEDI

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 25 Nov. Après-Midi et Soirée.

Un autre Grand Drame Moral

WOMAN AGAINST WOMAN

Excellente Compagnie, Jolis Décors, etc.

PRINX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.—BLUE and GRAY.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes les

AFFECTIONS BILIEUSES,
 TORPEUR DE FOIE,
 MAUX DE TÊTE,
 INDIGESTIONS,
 ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perlait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME



Agents demandés partout

Cet offre est bon pour 60 jours, et nous le reçois afin d'avoir de bons agents qui introduiront nos montres et qui nous aideront à vendre nos spécimens et marchandises qui ont une grande valeur. Nous voulons que chaque personne coupe cette annonce et nous l'envoie avec son ordre engageant à essayer de faire de ventes pour nous avec l'immense catalogue que nous envoyons gratis avec chaque montre. Sur réception de son en-tête, nous vous enverrons la montre par express C. O. D. sujet à votre examen. Sitôt est satisfaisant et tel que représente, vous pouvez payer la différence, \$5.87 et garder la montre autrement vous ne payez rien. Le boîtier est garanti Grand solide, un métal qui ne peut être reconstruit de l'air que par des experts, niement gravé, visible dans toutes ses parties, verre français, et garanti pour 20 ans. Le mouvement est un porte-montre à la main, juste et réglé et pleinement garanti. En en prenant un peu, cette montre durera toute votre vie. C'est votre dernière chance d'avoir une montre de \$5.87 pour \$5.87, et une pour rien si vous nous en venez 6. Adressez : A. O. LOEBUCK & CO., 57 & 59 Adelaide St. East, Toronto, Can. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant cash par la marchandise ne peut pas être envoyée. C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite, nous envoyons gratis une jolie chaîne en or double. Notifiez ce journal.

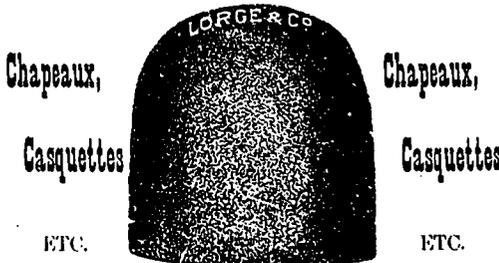
ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE



21 rue St Laurent Importateurs et Manufacturiers.

ASSORTIMENT COMPLET DE NOUVEAUTES EN



Chapeaux, Casquettes, ETC.

DE TOUTES SORTES

Réparations faites pour Chapeaux de Soie, Etc.,



PRIX TRÈS MODÉRÉS

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES, PAMPHLETS, AFFICHES, CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES, PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES, PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN, ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES, ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc

Commandes promptement exécutées. Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude

MONTREAL

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.